

Fraternités Monastiques de Jérusalem

Origine et sens de notre liturgie



**Commission Liturgie
2011-2018
volume 1**

Histoire de la liturgie de Saint-Gervais (1)

Enseignement donné par sœur Marie
au noviciat des frères et sœurs (novembre 2014)

I – Les préparations

Introduction

Il faudrait commencer par définir la liturgie... Et, comme d'emblée, on éprouve une petite difficulté !

On sent bien que la liturgie est une réalité vivante, riche et une à la fois : on ne la comprend qu'en y prenant part ; elle ne se laisse pas facilement définir de l'extérieur...

Qu'est-elle ? « *Opus Dei* », œuvre de Dieu ? Oui, mais quelle est notre part, la part de l'Église ?

Est-elle le culte que l'Église rend à Dieu à travers des rites et des célébrations ? Certes, mais on sent bien que c'est infiniment davantage.

Nous sommes là comme devant un « mystère ».

Et justement le Concile Vatican II parle de la liturgie comme d'un *sacramentum*, un « mystère » au sens où l'Église elle-même tout entière est « *sacrement* » du Christ, signe visible d'une réalité invisible. « *C'est du côté du Christ endormi sur la croix qu'est né l'admirable sacrement de l'Église tout entière* » (Constitution sur la liturgie SC n°5).

Pie XII : « *La liturgie n'est pas autre chose que l'exercice de la fonction sacerdotale du Christ* » (Encyclique *Mediator Dei* n°22).

Un coup d'œil sur le *Catéchisme de l'Église Catholique* :

Dans le Prologue : « *Ceux qui, à l'aide de Dieu, ont accueilli l'appel du Christ et y ont librement répondu, ont été à leur tour pressés par l'amour du Christ d'annoncer partout dans le monde la Bonne Nouvelle. Ce trésor reçu des Apôtres a été gardé fidèlement par leurs successeurs. Tous les fidèles du Christ sont appelés à le transmettre, de génération en génération, en annonçant la foi, en la vivant dans le partage fraternel et en la célébrant dans la liturgie et la prière* » (CEC n°3).

La 2^e partie du Catéchisme (après une 1^e partie consacrée à la profession de foi, détaillant le Credo, est intégralement dédiée à « *la célébration du mystère chrétien* », autrement dit à la liturgie.

Vous avez là des articles tout à fait fondamentaux – et rédigés de façon moderne ! – concernant

- le pourquoi de la liturgie : « *C'est le mystère du Christ que l'Église annonce et célèbre dans sa liturgie afin que les fidèles en vivent et en témoignent dans le monde* » (n°1067).
- la liturgie, œuvre de la Trinité, Père, Fils et Esprit Saint (n°1077 à 1112).
- le mystère pascal comme cœur de toute la vie liturgique de l'Église (n°1113 à 1134).
- qui célèbre ? « *La liturgie est action du Christ tout entier (Christus totus). Ceux qui dès maintenant la célèbrent au-delà des signes sont déjà dans la liturgie céleste, là où la célébration est totalement Communion et Fête* » (n°1136).
« *C'est toute la communauté, le Corps du Christ, unie à son Chef (sa Tête) qui célèbre* » (n°1140).

- diversité liturgique et unité du mystère (n°1200sq) :
« *De la première communauté de Jérusalem jusqu'à la Parousie, c'est le même mystère pascal que célèbrent, en tout lieu, les Églises de Dieu fidèles à la foi apostolique* » (n°1200).
- les 7 sacrements enracinés dans le mystère pascal (n°1210sq).
- la liturgie des heures ou office divin, qui est « *la prière publique de l'Église* » et qui « *pénètre et transfigure le temps de chaque jour* » (n°1174).
« *Célébrer la liturgie des heures exige non seulement d'harmoniser la voix avec le cœur qui prie, mais aussi de 'se procurer une connaissance plus abondante de la liturgie et de la Bible, principalement des psaumes'* (SC n°90) » (CEC n°2655).

Le *Catéchisme* est une mine (très bien faite) où l'on trouve plein de trésors, comme celui-ci : « *La mission du Christ et de l'Esprit Saint qui, dans la liturgie de l'Église, annonce, actualise et communique le mystère du salut, se poursuit dans le cœur qui prie. Les Pères comparent parfois le cœur à un autel* » (n°2655).

C'est vrai, notre cœur même est l'autel où le Christ célèbre son offrande pascale... Nicolas Cabasilas (XIV^e s.) a des pages magnifiques sur « *l'autel du cœur* ».

Après cette petite incursion dans le *Catéchisme*, nous pressentons combien le sujet est large, immense, dilatant, profond, vivant ... !

Encore une fois, la liturgie ne se laisse pas enfermer dans des définitions (encore moins dans des « rubriques », comme cela a malheureusement été le cas pendant 4 siècles, après le Concile de Trente).

On « entre dans la liturgie » comme on entre dans le mystère de Dieu. Par elle, c'est Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui vient à notre rencontre pour nous sauver, nous éduquer, nous nourrir, nous illuminer, nous transfigurer, nous diviniser.

Ô grandeur de la liturgie, *Opus Dei*, qui est inséparablement :

- œuvre de Dieu à travers le Corps mystique du Christ qui est l'Église
- et, en elle, le labeur de toute notre vie !

Bref, la liturgie, c'est une vie !

« *Que toute ta vie soit liturgie* » (Livre de Vie n°129 et 144).

I – Un petit peu d'histoire

L'Église du XX^e siècle : d'où venons-nous du point de vue liturgique ?

S. Jean-Paul II : « *Je sens plus que jamais le devoir d'indiquer le Concile comme la grande grâce dont l'Église a bénéficié au XX^e siècle, il nous offre une boussole fiable pour nous orienter sur les chemins du siècle qui commence* » (Novo millennio ineunte n°57).

1. Avant le Concile

Une prise de conscience au moment de la Grande Guerre : les prêtres envoyés au front se sont brusquement rendus compte, en vivant eux-mêmes plus proches des jeunes gens, combien était massive leur inculture religieuse.

Le peuple de Dieu, même pratiquant, manifestait une ignorance dramatique des mystères du Christ.

De nombreux prêtres, à ce moment, ont ouvert les yeux sur une réalité dont ils n'avaient pas conscience de l'ampleur : la distance qui s'était creusée entre l'Église-institution et toute une partie du peuple de Dieu, notamment les milieux populaires.

Cette secousse va déclencher de nombreux renouveaux dans la pastorale :

- éclosion des mouvements de jeunesse
- renouveau biblique
- renouveau de la vie paroissiale
- de nombreux monastères (notamment en France et en Belgique) s'efforcent d'être des foyers vivants pour un renouveau profond de la vie spirituelle et liturgique des chrétiens : Bruges (avec le monastère Saint-André) et Louvain (avec l'abbaye du Mont-César, qui va déménager en 1939 à Chevetogne) sont le berceau du « mouvement liturgique ».

Nos frères et sœurs de Bruxelles connaissent bien la figure exceptionnelle de Dom Lambert Beauduin de l'abbaye du Mont-César, l'un des pionniers du « mouvement liturgique » (cf. la conférence reprise dans le SV n°138 « Vivre le désert p. 168 sq).

N.B. Sur l'histoire du « mouvement liturgique » et les grands noms de ceux qui en ont été les promoteurs, tel Aimé-Georges Martimort (cf. l'étude de sr Maylis, dans le cadre du STIM).

En très succinct : l'âme du « mouvement liturgique » repose sur une vision renouvelée du mystère de l'Église.

C'est toute une ecclésiologie du Peuple de Dieu – l'Église tout entière étant le Corps du Christ – qui est le soubassement du « mouvement liturgique ». On passe d'une conception « canonique » de l'Église à une vision théologique (doctrine de l'Incarnation).

À très très gros traits : depuis le Concile de Trente en 1563 et pendant des siècles, jusqu'à Vatican II, le juridisme et la casuistique ont pris une place prépondérante dans la pratique du culte et l'enseignement.

Rome devient de plus en plus l'autorité unique en matière de culte (tout le monde s'aligne sur ce qui se fait à Rome, qui multiplie les « rubriques », les « codes », la « chasse aux abus »..)

S'ensuit une réelle unité dans la pratique liturgique... mais aussi une lourde uniformisation.

Le latin devient la langue obligatoire pour tous.

Les livres liturgiques sont les mêmes partout : le Missel et le Bréviaire tridentins.

On comprend que de nombreux pasteurs aient eu le souci de secouer un peu ce fixisme qui devenait de plus en plus pesant, et de mettre l'accent sur l'essentiel : l'Église, Corps mystique du Christ.

Au XX^e siècle, le « mouvement liturgique » prend de plus en plus d'ampleur en Belgique, en France, en Allemagne, en Autriche, en Italie. Les papes Pie X, Pie XI, Jean XXIII, conscients de la nécessité d'une réforme liturgique de grande envergure ont permis à ces pays d'expérimenter

- des liturgies adaptées à telles ou telles catégories de personnes, tout particulièrement les jeunes, les milieux populaires et les catéchuménats
- l'utilisation de la langue vernaculaire
- la publication de rituels bilingues (surtout allemand et français)
- la « messe dialoguée » exprimant la participation des fidèles, peuple prophétique et sacerdotal.

Ont été encouragées aussi les recherches en histoire de la liturgie et tout particulièrement en histoire comparée : la liturgie « latine » a ses sources en Orient !

2. La réforme liturgique du Concile Vatican II

Je ne vais pas m'attarder mais on imagine le travail considérable qui a été nécessaire pour que les Pères du Concile, les théologiens, les liturgistes, les pasteurs de toutes les régions du monde et de toutes sensibilités parviennent à s'entendre pour que soit finalement promulguée, le 4 décembre 1963, la Constitution *De Sacra Liturgia* (ou, d'après les premiers mots du texte *Sacrosanctum Concilium*)

Un travail titanesque avant pendant et après le Concile !

Cf. Préambule : « *Puisque le Saint Concile se propose*

de faire progresser la vie chrétienne de jour en jour chez les fidèles,

de mieux adapter aux nécessités de notre époque celles des institutions qui sont sujettes à des changements,

de favoriser tout ce qui peut contribuer à l'union de tous ceux qui croient au Christ,

et de fortifier tout ce qui concourt à appeler tous les hommes dans le sein de l'Église,

il estime qu'il lui revient à un titre particulier de veiller aussi à la restauration et au progrès de la liturgie » (SC n°1).

3. L'après-Concile

Je ne vais pas m'attarder non plus, mais juste quelques mots pour nous rendre compte du contexte dans lequel nous sommes nés.

a - Le Concile avait donné « les grandes lignes » de la réforme à accomplir en vue d'une prière « *meilleure et plus parfaite* » des chrétiens, mais bien évidemment il n'était pas entré dans les détails.

Dès le 29 février 1964 (2 mois après la parution de SC), un conseil spécifique est constitué : le *Consilium ad exsequendam Constitutionem de sacra liturgia*, pour la mise en œuvre concrète des décisions prises par le Concile : 750 experts, biblistes, liturgistes, historiens, théologiens, pasteurs, prêtres et chrétiens du monde entier vont travailler en comités, commissions, *cœtus* spécifiques, de 1964 à au moins 1980.

La tâche est colossale puisqu'il s'agit de refonder intégralement tous les livres liturgiques

- missels, lectionnaires,
- nouveau calendrier de l'année (centrée sur le mystère pascal),
- rituels des sacrements,
- bréviaire... qui deviendra la liturgie des heures.

Le tout dans une version originale en latin, disponible le plus vite possible, afin d'élaborer les traductions dans toutes les langues.

On imagine à peine l'ampleur immense du travail à faire, quand on songe qu'il fallait entrer dans les détails, par exemple pour la liturgie des heures :

- la répartition du psautier : sur 2, 4 semaines ?
- le choix des capitules et des lectures bibliques
- les lectures patristiques, historiques ou hagiographiques
- la rédaction des oraisons
- les propositions d'hymnes, de chants, d'antiennes, de prières universelles
- l'intégration des cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament...

Cela ne pouvait que prendre des années et des années de travail acharné, de mise en commun, d'ajustements, de tâtonnements... d'autant plus que le travail devait être fait à l'échelle universelle !

b - La lenteur du travail (il ne pouvait en être autrement !) a paradoxalement plongé l'Église d'après Concile dans une sorte de *no man's land* qui a eu des effets contraires, selon l'interprétation que l'on donnait au vaste *aggiornamento* suscité par le Concile.

- Les uns ont compris « l'esprit de la liturgie » qui était le soubassement de la réforme liturgique, c'est-à-dire :
 - une ecclésiologie renouvelée entraînant la « *participation active et fructueuse* » des fidèles
 - une pastorale liturgique plus attentive à la vie de foi et à la vie spirituelle des fidèles.
- D'autres ont compris l'*aggiornamento* comme un affranchissement pur et simple des traditions antérieures.

Le résultat fut une créativité effervescente pour le meilleur et pour le pire... et en réaction, chez certains, un attachement obstiné aux rites et rubriques d'avant le Concile. C'est dans ce contexte brouillon et fécond que nous sommes nés !

II – Pierre-Marie

Pour comprendre la grâce immense que représente notre liturgie, il nous faut revenir

- à la personne de Pierre-Marie
- à sa formation
- à ses expériences sacerdotales
- à ses intuitions

(Il faudrait une biographie... que nous n'avons pas encore !)

Je passe sur l'enfance à Campuac où il aimait déjà servir la messe à l'église, avant d'aller à l'école, chaque matin !

Il raconte aussi volontiers que son grand-père était chantre, son père était chantre ; son frère aîné et lui-même étaient chantres.

Sa vocation s'est éveillée et a mûri très tôt.

1. Formation

Comme séminariste et jeune prêtre du diocèse de Rodez, Pierre-Marie a fréquenté l'Institut Catholique de Toulouse.

Or Toulouse était un foyer pionnier en matière de recherche et d'enseignement liturgique.

Le professeur de liturgie était le fameux Aimé-Georges Martimort, « *la bomba liturgica* », comme l'appelait amicalement le grand Cardinal liturge de Rome, Annibale Bugnini.

Le P. Martimort, qui avait une formation d'historien, passionné d'histoire comparée de la liturgie, et en même temps avait été le cérémoniaire précis, créatif et enthousiaste de la Cathédrale de Toulouse, a accompli un travail de sensibilisation considérable auprès de nombreuses conférences épiscopales qui l'ont sollicité et à Rome où il a contribué avec énergie à la réalisation des réformes, la rédaction de SC, puis à sa mise en œuvre concrète.

(Cf. la biographie passionnante de A.G. Martimort par un moine de Belloc, fr. Benoît-Marie Solaberrieta qui, comme Pierre-Marie, a été un de ses étudiants enthousiastes).

Il faudrait aussi détailler ici combien Pierre-Marie a reçu une formation passionnante auprès de pionniers tels que

- Pierre Jounel, professeur au grand séminaire de Rodez et coopérateur de Martimort
- Pierre-Marie Gy o.p., coopérateur aussi de Martimort, l'un des premiers membres du CPL fondé en 1946 et de l'ISL fondé en 1956
- Irénée-Marie Dalmais o.p., un autre coopérateur de Martimort, qui s'est passionné tout particulièrement pour les liturgies d'Orient.

2. Quelques expériences sacerdotales formatrices elles aussi :

- Vicaire à la Cathédrale :

- liturgies soignées (en latin) ; sens de la beauté évangélisatrice
- goût pour la prédication à partir de la Parole de Dieu (déjà en germe au Collège de Jésuites d'Espalion !)
- prédilection pour l'accompagnement des jeunes, porteurs (comme dira bien plus tard le pape François) des tendances novatrices de la société contemporaine (cf. *La joie de l'Évangile* n°108)

N.B. La mise sur pied (c'est le cas de le dire !) du pèlerinage des étudiants vers Conques, à l'image du « Pélé de Chartres » conforte Pierre-Marie dans sa vision d'une Église en marche (à l'encontre de tout fixisme).

- Aumônier à la Sorbonne, au sein d'une équipe enthousiaste autour du P. Lustiger

- accent mis sur la Sainte Écriture, la liturgie, l'art
- les pélés sur les traces des grands convertis comme François d'Assise, Thérèse d'Avila (Assise, Avila, Rome...)
- les pélés en Terre Sainte : Bible / liturgie sur le terrain
- le pélé à l'Assekrem sur les traces de frère Charles :
« *L'Évangile, rien que l'Évangile* » ; « *crier l'Évangile par toute notre vie* »
- les recherches du CEP avec les jésuites Gélineau, Deiss, : prier les psaumes en français

- L'année sabbatique et le choix de se retirer au désert

« *'Il faut passer par le désert.'* Cette phrase de fr. Charles ne me quittait pas le cœur. Je suis donc passé par le feu du désert. Je ne sais pas si j'en suis revenu transformé, mais j'en suis revenu marqué.

Ces longs mois de vie et de prière en solitude m'ont donné au moins une conviction. C'est que, même si tout manque, quand il y a Dieu, 'lui seul suffit' . Avec la Bible et l'Eucharistie, tout est donné.

Mais il faut en vivre et le partager.

Si donc le vrai désert est aujourd'hui, avant tout, au milieu des cités, pourquoi ne pas revenir 'au cœur des villes' pour y vivre 'au cœur de Dieu' ?

Avec le double impératif d'une vie fraternelle réellement partagée et d'une prière commune dignement célébrée. »

(Pierre-Marie, SV n°94 « Les 25 ans de Jérusalem », p. 55-57)

On connaît la suite.. La lecture sur un rocher là-haut, d'une coupure de journal transmise par le fr. Jean-Marie : l'appel du Cardinal Marty en mai 1972, pour que viennent s'implanter à Paris des « *monastères de l'an 2000* ».

III – Préparation de la fondation

1. Les futurs premiers frères : une très grande diversité

- un prêtre d'origine juive, très fervent pour communiquer les trésors du Premier Testament : on lui doit en partie le large éventail des cantiques de l'Ancien Testament
- un frère très sensible aux liturgies orientales, fréquentant volontiers l'Institut Saint-Serge, les moines de Chevetogne, les Petites sœurs de Bethléem ; il avait une queue de cheval rousse, pratiquait un encensement généreux, avec un encensoir à clochettes !
N.B. Il a fini par choisir l'orthodoxie et a fondé un monastère près du Mans dont il est l'higoumène
- un évêque des îles d'Océanie ; particulièrement affable, libre, gai, il avait vécu le Concile comme secrétaire de Mgr Villain, puis comme évêque de Wallis et Futuna
- un moine bénédictin, ancien maître des novices de Tournay, en recherche d'une vie communautaire et liturgique plus « libérée », simple, accessible, ouverte à tous
- un prêtre séculier, vicaire de paroisse, en recherche d'une vie fraternelle communautaire, ouverte aux laïcs
- des jeunes – et moins jeunes – engagés dans le Renouveau charismatique et habitués à des liturgies « dans l'Esprit Saint »
- des jeunes musiciens (orgue, clarinette, tuba...)

2. Un lieu proposé : l'église Saint-Gervais

Ce ne sera donc pas une liturgie d'oratoire « conventuelle », mais une liturgie « dans une église ouverte à tous, » avec la possibilité d'une large assemblée.

N.B. L'installation du tapis de coco (un peu comme ce qui se faisait à Taizé et aussi chez les Sœurs de Bethléem) a été une des premières décisions, ainsi que l'aménagement de l'autel « provisoire », non pas dans le transept (où il était du temps de l'abbé Mitre, curé), mais à sa place dans le chœur.

3. Le choix de la liturgie

« Tout était à construire. Il fallait mettre quelque chose en route, tenir, s'adapter, faire en sorte d'être nourri par une liturgie ouverte, solide, répondant à toute une attente, conforme aux règles du Concile (qui n'avait donné que des directives fondamentales), mais susceptible de répondre aux attentes de l'Église d'aujourd'hui et du monde de ce temps. Et nous nous sommes mis au travail, encouragés par l'Église hiérarchique, désireuse de voir naître 'quelques belles réalisations.' »

(Pierre-Marie, *La liturgie et nos liturgies*, p. 10)

« On cherchait à mettre sur pied une liturgie ecclésiale précise, bien réglée, vivante et élevante, avec donc toute sa richesse biblique, patristique et mystique, mais insérée au plus concret de la vie (sociale, professionnelle, familiale).

Une liturgie, enfin, susceptible de nourrir nos âmes et d'évangéliser le peuple de Dieu, bien cadrée, mais laissant place à une légitime créativité et exprimant, par une participation plus active du corps, toute une liberté intérieure et l'expression de tout notre être en prière. »

(Pierre-Marie, id., p. 11)

Les futurs premiers frères se sont retrouvés en juillet 1975 à Poligny, chez les Sœurs de Bethléem (en forêt de Nemours). Ils y ont parlé de la liturgie, du chant liturgique.

Voici ce qu'ils écrivaient dans le compte-rendu :

« Aimer, c'est chanter et chanter, c'est aimer.

Augustin disait même : 'Si tu veux savoir ce que nous croyons, viens voir ce que nous chantons.' D'où le souci de bien préparer le contenu et la manière de nos chants.

Nous avons alors redit notre désir d'opter pour la prière byzantine : riche, simple, dépouillée, pacifiante, éveillant l'attention par ses reprises et ses insistances, élevante, nourrie d'Écriture et de Tradition, faisant l'unité dans la polyphonie, toujours adressée à Dieu ou à ses saints, épanouissant le cœur autant qu'elle sait éveiller l'âme en libérant l'homme tout entier pris dans sa totalité. Mais ce n'est pas d'emblée que nous parviendrons à adapter cela. Un travail long et passionnant nous attend ici.

Plus concrètement nous avons noté que ce qui manquait à Paris, c'était un lieu de permanence dans la prière, et que nous devons tendre à faire de Saint-Gervais cela :

que l'église soit donc ouverte le plus possible,

qu'elle perde tout son côté musée (!) pour devenir Temple nu de sa Gloire.

Ainsi, pour commencer, chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, nous proposerons l'adoration perpétuelle.

Nous aménagerons dès la rentrée le chœur, la chapelle de la Vierge et, si possible, la nef, pour en faire le signe tangible d'une Présence, dans un climat de silence et de contemplation.

Si un seul mot devait caractériser notre aventure, ce serait celui de CONTEMPLATION.

Mais sans pour autant la cacher sous le boisseau afin qu'ils en rendent gloire, s'il y a lieu, à Qui de droit »

(Pierre-Marie, CR du chapitre de Poligny, 12 juillet 1975)

Un mois plus tard, en août 1975, les futurs premiers frères se sont retrouvés pour une estive-chantier à Sylvanès : ils y ont débroussaillé les alentours, restauré des murs... et appris (avec A. Gouzes ?) la « messe de Ranguel » : « un chef d'œuvre », diront en chœur et Pierre-Marie et André (cf. interviews en 2012 par Victor-Marie).

IV - Et vint le jour de la fondation

Les frères s'étaient un peu rodés à chanter ensemble

Sr Annick, à Poligny (Petites Sœurs de Bethléem), leur avait appris, en juillet, à chanter le byzantin.

Il y avait de belles voix qui se sont vite harmonisées.

Depuis le mois d'octobre, ceux qui le pouvaient – les « permanents » – se rodèrent à chanter laudes et vêpres dans l'église, portes closes.

La structure des offices était établie : schéma latin, avec des éléments orientaux : hymnes, prokimenon, trisagion, tropaires, kondakion de Pâques, les chants du lucernaire (avec les 8 tons byzantins), chants à la Vierge, offertoires...

Le dimanche matin : l'office particulier de la Résurrection emprunté aux sœurs de Bethléem, elles-mêmes inspirées de Chevetogne et de « l'office des myrrhophores ».

Alors vint la Toussaint...

La fête de tous les saints avait été expressément choisie comme jour inaugural pour la fondation.

« *Notre aventure sera celle de la sainteté ou elle ne sera pas.* »

« *L'appel universel à la sainteté* », tant mis en valeur par le Concile, devait, dès le début de la fondation et pour toujours, être une « marque spécifique » de Jérusalem !

La première Eucharistie se devait d'être une proclamation, mieux : une confession de la route évangélique des Béatitudes, et une contemplation de l'immense foule des témoins de l'Agneau (cf. litanies des saints composées la veille !)

Un jour, un frère (de la Commission liturgie !) a posé cette question à Pierre-Marie :

« Quels sont les critères qui restent pour toi comme les piliers qui ont guidé la mise en forme de la liturgie ? »

Voici ce que Pierre-Marie a spontanément répondu :

« *Se mettre à la place des gens et se demander trois choses :*

- *Est-ce que cela m'aide à prier ? Il faut que la liturgie nourrisse mon âme.*

- *Que ce soit une liturgie d'assemblée, c'est-à-dire qu'elle aide le Peuple de Dieu dans son ensemble à élever son âme vers Dieu, pour qu'il ait le goût de revenir.*

- *Que cela me sanctifie : la liturgie doit sanctifier nos vies, nous devons en sortir l'âme dilatée.* »

(Interview de Pierre-Marie par Victor-Marie, le 3 décembre 2012 à Magdala).

*

Nous ne pouvons pas ne pas parler d'un des pionniers du mouvement liturgique en Allemagne : le grand théologien et liturgiste Romano Guardini (cf. le livre récent de Frédéric Debuyst, *L'entrée en liturgie – Introduction à l'œuvre liturgique de Romano Guardini*)

L'auteur décrit « *l'entrée en liturgie* » de Guardini à partir d'une expérience fondatrice extrêmement simple, mais décisive qui annonce et contient en elle tout le reste :

R. Guardini est étudiant en théologie à Tübingen, il a 20 ans. Il est invité par un ami à passer quelques jours au monastère de Beuron (un des foyers créatifs du mouvement liturgique allemand).

Voici comment il décrit son expérience :

« *C'était le soir et de la gare nous nous sommes rendus directement au monastère. Nous y avons reçu nos chambres. (...) Dans leur simplicité elles étaient très accueillantes, avec un je ne sais quoi de très difficile à décrire qui faisait qu'on s'y sentait profondément à l'aise. On nous donna de quoi nous restaurer, puis nous nous rendîmes à complies.*

L'église était déjà obscure et dans le chœur ne brûlaient que quelques bougies.

Les moines se tenaient debout à leurs places et récitaient par cœur les très beaux psaumes des complies.

Dans l'église entière régnait une sorte de mystère à la fois enveloppant (bengend) et sacré (heilig). J'ai pu constater plus tard que la liturgie contenait des merveilles bien plus grandes.

Mais il se fait que, pour commencer, la petite porte des complies nous introduit plus intimement au cœur de cet univers que le large portail des grandes célébrations. »

Si nous regardons le récit que fait Romano Guardini de cette expérience inaugurale, fondatrice, de la liturgie, que pouvons-nous noter ? Qu'est-ce qui l'a touché au point d'y reconnaître sa voie future ?

- la simplicité
- l'accueil avec ce « *je ne sais quoi* » qui fait qu'on est d'emblée à l'aise, dilaté
- le climat recueilli de « *l'église déjà obscure* »
- les petites flammes de quelques lampes
- les moines debout, récitant par cœur « *de très beaux psaumes* »
- « *Dans l'église entière régnait une sorte de mystère à la fois enveloppant et sacré* ».

C'est une expérience de communion, une entrée dans un « *mystère* » par une « *petite porte* » (de simples complies) qui introduit « *intimement* » « *au cœur d'un univers* ».

C'est l'expérience fondatrice que la liturgie est un univers à la fois « *enveloppant* » et « *sacré* » où l'on n'entre en quelque sorte qu'en se déchaussant...

Romano Guardini explicite encore cette expérience de communion :

« Par des amis, j'avais appris à connaître les mystiques allemands et à les aimer. Mais en même temps j'avais toujours pensé qu'il devait exister aussi une autre mystique : une mystique qui reliait les aspects les plus intimes et les plus personnels du Mystère (de Dieu) à la grandeur de ses réalités objectives.

Et cela, c'est à Beuron que je l'ai trouvé, dans sa liturgie. » (Fr. Debuyst, *L'entrée en liturgie*, p. 12).

C'est donc l'expérience décisive que la communion avec Dieu est possible pour tous par la liturgie dans ce qu'elle a de plus objectif, de plus concret : le lieu, les objets (« *signes sacrés* »), les actions, les attitudes.

Histoire de la liturgie de Saint-Gervais (2)

Enseignement donné par sœur Marie à la Commission Liturgie (novembre 2015)

II – Toussaint 1975 – Noël 1996

I - La fondation, le jour de Toussaint 1975

- Le vendredi soir, 31 octobre après le dîner

Les frères se rendent à la chapelle de la Vierge et reçoivent la coule liturgique et monastique (ils ont choisi la coule cistercienne, blanche, à capuche et longues manches larges).

L'un des frères, fr. Martin¹, revêt Pierre-Marie, puis Pierre-Marie revêt tous les autres.

Ainsi revêtus de blanc, les frères – ils sont « une douzaine » – chantent toutes portes closes encore, une liturgie « mi-complies mi-vigiles », dira fr. André, qui est la première liturgie de Toussaint.

Il fait nuit ; l'église est éclairée par la flamme de quelques cierges, notamment au pied de la Vierge du pilier.

Un grand tapis de coco a déjà été posé dans la nef, ainsi qu'à la chapelle de la Vierge et à l'oratoire (actuelle salle Fra Angelico) ; les chaises ont été remplacées par de sobres tabourets, teintés les jours précédents au brou de noix.

Les frères restent un moment à prier silencieusement devant l'icône de la Vierge. L'aventure des moines « *au cœur de la ville au cœur de Dieu* » est remise à la protection de la Bienheureuse Mère de Dieu.

- Samedi matin, premier office public, les laudes de Toussaint

La chapelle de la Vierge est déjà bien remplie dès 7h30, et plus encore à 8h00 pour le chant des laudes.

Le chant à l'Esprit Saint ouvre l'oraison silencieuse, selon un rite immuable depuis désormais 40 ans :

- Ouverture : « *Seigneur, ouvre mes lèvres...* » (3 fois)
- Chant à l'Esprit Saint (Séquences de Pentecôte : « *Viens Esprit Créateur* » ou « *Viens Esprit Saint* »)
- Verset biblique introduisant la demi-heure de prière silencieuse.

Les frères et les fidèles sont à genoux ou assis à même le sol : il n'y a aucun mobilier sur le tapis de coco.

À 8h00, illumination de la chapelle, tous se lèvent, la première liturgie proclame l'évangile des Béatitudes et célèbre la communion des saints...

Les frères ont préparé à la ronéo une feuille liturgique pour que les gens puissent pleinement participer, notamment au chant des paumes ; la lecture d'une patristique de saint Bernard restera dans les esprits...

¹ Martin Deshouillères, l'un des premiers frères, qui avait été maître des novices de l'Abbaye de Tournay.

- Première messe de Toussaint, samedi 1^{er} novembre 1975 à 11h

Dès 10h30, l'église est pleine de fidèles.

À 10h30, l'entrée dans la prière est introduite par un verset biblique ; pendant une demi-heure, les fidèles sont invités à entrer dans le silence, simplement entrecoupé trois ou quatre fois par un verset biblique et un peu d'orgue.

L'organiste, M. Ver Hasselt, sera jusqu'à sa mort un fidèle partenaire des liturgies de Saint-Gervais.

À 11h, au son des cloches à toute volée, l'église entière s'illumine, tous se lèvent, Pierre-Marie monte à l'ambon (celui-ci est en contreplaqué, confectionné et habillé de toile de jute par les frères les jours précédents, ainsi que l'autel).

Il accueille la nombreuse assemblée et introduit ce qui deviendra « l'indicatif » de nos célébrations dominicales et festives :

*« Vous tous qui avez été baptisés en Christ,
vous avez revêtu le Christ, alleluia ! »*

Le texte est de saint Paul (Ga 3,27) et le ton provient de la liturgie byzantine.

Pour la première fois, les frères chantent la messe de Ranguel.

Dans l'assemblée, un groupe de fidèles entraîne les autres : des répétitions de chant avaient été organisées pour eux les semaines précédentes.

L'assemblée est dirigée par un laïc.

Les fidèles découvrent la nouveauté d'une liturgie à la fois ample et simple, soignée mais sans rigidité (la plupart sont, comme les frères, assis par terre). Assemblée participante : bienheureuse !

Fr. André a allumé la menorah.

L'icône de la Vierge sur un porte-icône (contreplaqué - jute) accueille l'assemblée devant l'autel, tandis que de multiples icônes de saints, éclairées de lumignons sont alignées sur le maître-autel en signe de communion des saints.

Les frères sont de part et d'autre sur le tapis, entre les stalles, laissant devant eux un grand espace « pour les enfants ».

Les fidèles sont juste derrière eux dans le chœur et partout dans l'église. Ils ont leurs « lampes allumées » et rayonnent. « *Tous saints, Toussaint* ».

Un frère actionne et règle la sono depuis les stalles, à gauche.

Une immense clameur monte des cœurs et se propage dans l'édifice à la lecture de l'Apocalypse :

« Je vis une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, races, peuples et langues.

Debout devant le trône et devant l'Agneau, ils proclament d'une voix forte : 'Le Salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le trône et par l'Agneau !' Et ils disaient : 'Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen !' » (Ap 7,9-12)

Au Notre Père (de Rimsky Korsakov), c'est comme le bruissement des grandes eaux ; tous lèvent les mains : « *Abba ! Père, Toi seul es Saint, que Ton Nom soit sanctifié !...* »

Le baiser de paix, la couronne de communion qui se déchire et se dilate aux quatre coins de l'église quand les frères, théophores, vont porter le Corps et le Sang de l'Agneau à tous ces gens marqués du sceau de Dieu.

« Nous étions heureux. Il apparaissait que nous étions vraiment heureux ! » dira frère André.

- La liturgie des vêpres, le soir, s'est déroulée dans la même liesse spirituelle. À un moment, on a cru que le ciel se déchirait... C'était en réalité une grande bâche agitée par le vent qui, de la verrière où elle comblait un vide, s'effondrait par terre !

- Le lendemain, dimanche 2 novembre, la « solennité » de la commémoration de tous les fidèles défunts prime sur le XXXI^e dimanche du Temps Ordinaire (Année A).

Comment ne pas chanter la résurrection en ce jour saint ?

Les frères chantent donc pour la première fois aux laudes, l'Office de la Résurrection, de teneur assez « byzantine », incluant après l'Évangile, la vénération de l'icône de la Descente aux enfers, où l'on voit le Christ relevant vigoureusement de sa main Adam, Ève et tous les morts, pour qu'ils vivent !

À la messe de 11h, l'acclamation initiale « *Vous tous qui avez été baptisés en Christ...* » donne la couleur pascalle de toute la célébration.

Le soir, il n'y a pas de vêpres : les frères sont entrés « en désert » l'après-midi jusqu'au lundi soir.

II - De Toussaint 1975 à Toussaint 1976

C'est la première année, et avec elle toutes les « premières fois » du cycle liturgique.

Les offices des laudes et des vêpres, suivies en semaine de la messe, ont leur structure telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Une feuille hebdomadaire élaborée par un frère sur stencil et ronéotée sur papier de couleur pastel, indique pour la semaine le choix des hymnes et des paumes, des lucernaires et des trisagion, ainsi que les lectures de la férie ou du sanctoral.

Le psautier est réparti sur quatre semaines, combinant autant que possible le découpage de *Prière du temps présent* et l'office byzantin (inspiré de Chevetogne, des sœurs de Bethléem, de la communauté d'Aubazine et des sœurs d'Eygalières).

L'un et l'autre office sont précédés chaque jour d'une demi-heure de prière silencieuse :

- le matin, après le chant à l'Esprit Saint, c'est un temps d'oraison en silence
- le soir, ce moment, conçu comme une « propédeutique » à l'entrée en liturgie, est entrecoupé de versets bibliques et de musique (orgue surtout, mais aussi clarinette, cithare, flûte, violon ou autres instruments, selon la disponibilité des musiciens parmi les frères ou les laïcs sollicités)

Les vêpres, après « *Dieu, viens à mon aide...* » et *Feu et Lumière*, commencent par une prière du président de l'office (le prieur) : c'est une sorte de collecte spontanée évoquant « la ville qui nous entoure » rassemblée devant le Seigneur.

Les frères ont à leur usage un épais carnet de chant bleu, unique, au début, pour toute l'année liturgique, dont le répertoire est tiré principalement de Chevetogne et d'André Gouzes.

(Peu à peu, les Éditions de Sylvanès, en publiant les divers recueils de la *Liturgie chorale du Peuple de Dieu* vont élargir leur répertoire et, par là même, celui des frères de Saint-Gervais).

Le psautier est la version de la Bible de Jérusalem, légèrement adaptée pour le chant (en strophes de 4 ou 6 stiques) par les aumôniers du Centre Richelieu-CEP, à l'usage des étudiants de la Sorbonne.

Très vite, une édition, étoffée des Cantiques de l'Ancien Testament et de chants divers, s'est avérée indispensable pour la participation active des fidèles.

Premier Avent, premières fêtes de Noël - Épiphanie – Baptême, premier Mercredi des Cendres, premier Carême (avec la longue cantillation du Canon de saint André de Crète aux laudes), première Semaine Sainte, premières vigiles pascales, premier Temps pascal, premières fêtes de l'Ascension et de Pentecôte... et les fêtes des saints et le long fleuve du Temps Ordinaire... Toutes ces « premières fois » liturgiques sont inscrites dans le cœur de Dieu (... à défaut d'archives)

Plus tard, dix ans plus tard, Pierre-Marie écrira avec gratitude :

« Tous Saints ! Toussaint ! »

C'est par ces mots que s'est ouverte notre première liturgie, voici tout juste dix ans. À partir de ce premier jour, chaque jour, nous avons redit ensemble à Dieu notre louange. Qu'il pleuve ou qu'il vente, sous la canicule de certains jours d'été ou dans la froidure de certains mois d'hiver, au petit matin, quand la ville s'éveille, au milieu du jour, quand tout s'affaire alentour et à l'heure du soir, quand tombe la nuit sur Paris qui ne la connaît pas, nous sommes venus et revenus encore, vers cette église que Dieu nous a donnée. Pour y lever ensemble, frères et sœurs, solitaires et communautaires, laïcs et consacrés, les deux bras de la louange et de l'intercession.

Sur les remparts de la cité, le Seigneur nous a postés en 'veilleurs éveilleurs' et nous nous sommes efforcés de ne pas trop nous y endormir. Dans la joie, nous avons vu se lever l'aurore de chaque matin. Dans l'effort, nous avons porté, chaque midi, le poids du jour. Et nous avons pu revenir pour le recueillement de chaque nuit, dans la paix. Comment ne pas rendre grâce au Seigneur qui nous a ainsi donné de naître, de grandir et de tenir, au cœur des villes, pour y demeurer au cœur de Dieu ? »

Fr. Pierre-Marie, SV n°5, *Liminaire* p. 5

- Une triple note originale et caractéristique des liturgies de Saint-Gervais s'est dessinée dès le départ, comme donnée d'emblée et qui demeure 40 ans plus tard : l'amour de l'Esprit Saint, de la Vierge Marie et des Pères de l'Église :

- matin, midi et soir, en effet, un chant à l'Esprit Saint ouvre la liturgie, comme une épiclese sur les fidèles et sur la ville ;

- la note mariale est exprimée chaque jour par l'angélus à la fin de l'Office du milieu du jour, suivi – jusqu'à récemment – d'un chant à la Vierge ; et le Magnificat, chanté en fin de liturgie du soir, après la messe, était encadré de belles antiennes mariales, puisées le plus souvent à la tradition orientale ;

- quant à la lecture de Pères de l'Église, d'emblée les premiers frères ont souhaité la partager largement avec les fidèles de Saint-Gervais. Tous les jours, trois fois par jour, matin, midi et soir, une « lecture patristique » est ainsi proposée à la méditation de tous. (Plus tard, la lecture d'un auteur moderne a remplacé la patristique du milieu du jour).

Dans un article de *Sources Vives*, Pierre-Marie fait cette remarque :

« Le Cardinal Daniélou avait noté un jour que les grandes époques d'authenticité et de vitalité chrétiennes étaient précédées par un triple renouveau : marial, patristique et pneumatique. Nous sommes donc peut-être à la veille d'un grand réveil. Comme si

à l'aube de ce troisième millénaire qui vient, se levait déjà l'étoile radieuse du matin'. »

Fr. Pierre-Marie, SV n°17, *Homélies mariales*, déc. 1987, p. 6

III - La naissance des sœurs, le 8 décembre 1976

Le mercredi 8 décembre à la liturgie du soir, les premières sœurs – elles cheminent déjà ensemble depuis 9 mois, et des yeux attentifs ont pu les repérer dans l'assemblée – arrivent vêtues d'une coule blanche, capuche arrondie sur la tête, et se placent à la droite du chœur, à même le sol comme les frères à leur gauche. Elles sont dix. Première oraison silencieuse des frères et sœurs côte à côte, se préparant dans la prière à célébrer la solennité de l'Immaculée Conception.

À 18h00, cloches à toutes volées et illumination tamisée de l'église

Tous se lèvent, Pierre-Marie monte à l'ambon et annonce la naissance d'une communauté de sœurs à côté de celle des frères. Dehors il neige, les rues sont encombrées, les klaxons retentissent en parfaite dissonance ; le délégué de l'évêque, le Père Dubrez, invité particulièrement, se perd dans les embouteillages ; dans l'église, une douceur limpide, mariale, enveloppe l'assemblée debout, attentive, fervente.

L'hymne byzantine « *Ma bouche s'ouvrira et s'emplira de l'Esprit...* » élève les âmes dans la louange. On a répété encore la veille, frères et sœurs ensemble. La polyphonie des quatre voix mixtes se répercute dans les voûtes.

Bénédiction de l'encens, les bras se lèvent, le thuriféraire encense généreusement l'assemblée.

Puis c'est une sœur qui allume la menorah quand retentit le « *Joyeuse lumière* » aux douces tonalités de l'Avent.

Les vêpres et la messe qui suit sont empreintes de la bienheureuse Espérance de toute l'Église.

Une sœur fait office d'acolyte à l'autel.

(Les tâches ont été réparties entre frères et sœurs ; on tâtonne naïvement, et certaines audaces tomberont d'elles-mêmes.)

Pour la communion, les frères montent de part et d'autre de l'autel dans le sanctuaire, tandis que les sœurs forment la couronne au pied de l'autel. Tous vont distribuer le Corps et le Sang du Seigneur à l'assemblée.

Le « grand Magnificat » avec antienne byzantine et un petit chœur de deux frères et deux sœurs (ténor, basse, soprano, alto) conclut la célébration.

L'impact de la naissance des sœurs sur la liturgie

Au début, et ce jusqu'en 1983, frères et sœurs convergeaient ensemble à Saint-Gervais uniquement pour la synaxe eucharistique en semaine – sauf les vendredis, les trois premiers mois – précédée des vêpres, et les dimanches et jours de solennité.

(Le vendredi, les sœurs se joignaient aux Sœurs de l'Adoration pour la messe, rue Gay-Lussac)

La liturgie des heures était célébrée séparément, les frères à l'église et les sœurs dans l'oratoire de leur communauté, à la « crypte » de l'église des Blancs-Manteaux (quand elles y ont déménagé, le 25 mars 1977).

Cette pratique, tout en signifiant la primauté de la liturgie eucharistique, favorisait aussi l'autonomie des deux jeunes communautés de frères et de sœurs.

Toutefois, parallèlement aux deux communautés, se développait un groupe de frères et de sœurs en solitude, les Laures ; à partir de 1982, ceux-ci s'adjoignirent aux frères, revêtus d'une tenue liturgique blanche, pour célébrer avec eux les laudes et l'office du milieu du jour.

À partir de septembre 1984, l'intégralité des liturgies de Saint-Gervais, matin, midi et soir, est assumée par l'ensemble des frères et sœurs.

Des conséquences pour la liturgie ?

La structure elle-même des offices n'a pas changé.

Mais une répartition des tâches liturgiques entre frères et sœurs selon les compétences ou fonctions propres (sacerdotales en particulier) a manifesté une complémentarité liturgique des hommes et des femmes.

L'unité liturgique des deux branches masculine et féminine, exprimée par la polyphonie des voix dans une même louange, est très certainement une caractéristique prophétique des Fraternités monastiques de Jérusalem (cf. article du Père Robert Wozniak dans SV n°168, p. 175ss).

Quelques innovations :

- Le rite de la lumière, lucernaire le soir et céroféraires accompagnant les processions de l'Évangile et des offrandes est confié aux sœurs, tandis que la fonction de thuriféraire avec les encensements de l'autel, des icônes, de l'assemblée est assurée par les frères (avec grande liberté quant au choix des senteurs... et de toutes les couleurs des fumées !).

- Le répertoire des chants, désormais polyphoniques à voix mixtes, peut s'élargir, d'autant que les éditions de Sylvanès avec André Gouzes sont en plein essor créatif.

Frères et sœurs instrumentistes embellissent les liturgies en intervenant après les lectures, lors des fêtes notamment où ils créent de petits orchestres.

Des petits chœurs à voix mixtes donnent aussi un caractère festif à certaines célébrations (litanies des saints, Magnificat, chant de communion, chant des Béatitudes...)

- À partir de 1985, la lecture biblique de l'office du milieu du jour est commentée alternativement par un frère ou une sœur.

- De 1977 à... (?) – moment où elle a été supprimée – la prière-collecte introduisant les vêpres a été assumée par les prieur(e)s, frères et sœurs, par roulement hebdomadaire.

- La direction des chants relevant de compétences particulières, ce service est confié indifféremment à un frère, une sœur ou un laïc.

- La sono a été parfois assumée par une sœur ; la « régie » étant située dans les stalles côté nord, les sœurs se sont dans ce cas déplacées à gauche dans le chœur, les frères se plaçant à leur droite. (Et inversement lorsque la sono est régie par un frère !)

- Dès la Semaine Sainte 1977 (ou 1978 ?), le Vendredi Saint, une grande croix étant plantée près de l'autel, diverses « figurations » ont permis aux fidèles de « voir » et d'intérioriser la Passion du Christ et sa mise au tombeau. Le geste particulier de la mise au tombeau, avec l'évocation des saintes femmes vient de la liturgie orientale ; les premières sœurs, dont certaines étaient habituées des liturgies d'Orient, ont su l'adapter avec justesse à Saint-Gervais.

Tâtonnements et audaces créatrices

- Les « vendredis œcuméniques »

Comme l'organiste ne venait pas ce soir-là, il a paru aux premiers frères et sœurs que ce pourrait être un office ouvert à la créativité. La liturgie gardait sa structure habituelle mais pouvait avoir une couleur particulière par l'apport de chants spécifiques, le concours d'instruments de musique ou la lecture de textes de traditions non chrétiennes (à la place de la patristique).

Il y eut ainsi diverses expériences, par exemple :

- les vendredis « en communion avec nos frères juifs », avec chants en hébreu, cantillation des cantiques de l'Ancien Testament sur mélodies hébraïques, textes de poètes ou mystiques juifs, musique instrumentale « juive » ...
- les vendredis ouverts à l'islam, avec chant du muezzin (!) à la place de la collecte initiale par un frère arabophone ; litanie des Noms de Dieu, textes de mystiques musulmans, antiennes en arabe...
- les vendredis « grégoriens », avec chants de la tradition latine (en français ou en latin), Kyrie grégoriens, chants alternés à l'unisson frères ou sœurs, petits chœurs grégoriens...

Le maître de chœur de La Source, à Paris, avait initié (avec grande indulgence et patience !) les frères et sœurs à la pratique du chant grégorien.

- les vendredis « byzantins » où les hymnes, antiennes, litanies de la Paix, chants de communion, chants à la Vierge étaient tous tirés du répertoire de Chevetogne.
- les vendredis « instrumentistes » qui donnaient aux frères et sœurs musiciens l'occasion de jouer ensemble. Sans prétention aucune et avec une belle couleur fraternelle.

- Diversification du répertoire des chants

Pour ne pas en rester au « gouzantin » qui, de fait par l'essor des productions de Sylvanès, a pris de plus en plus la première place du répertoire de Saint-Gervais, Pierre-Marie et les frères et sœurs ont souhaité élargir celui-ci à des compositions d'autres traditions.

Ont été ainsi intégrés peu à peu des chants récoltés ici ou là (divers monastères, éditions Signis-musique de Bayard-Presses, Taizé, SECLI) et des créations propres à partir de chorals de Bach, de Noël anglais, de tropaires byzantins, etc.

Des musiciens-compositeurs ont été également sollicités pour la création de nouvelles messes, de chants ou d'antiennes (Joseph Gelineau, Marcel Bardon, Michel Prophète, Roland Magnabosco, J.-M. Gayraud o.p., etc)

De nouveaux tons de psaumes ont été écrits sur les 8 modes en 1999, par sr Joanna.

Du gros carnet unique de 1975, les frères et sœurs ont si bien élargi leur répertoire que d'année en année, au fil du cycle liturgique, les carnets de chants se sont démultipliés... Le système de numérotation des feuilles, très curieusement à rebours du déroulement normal du cycle liturgique, date de 1978 et résiste à toute velléité de plus grande logique. Ce système de cotes original était dû à un jeune frère musicien – mathématicien, fr. Stéphane G., et avait valu aux frères et sœurs un enfermement à Saint-Gervais durant un désert complet pour numéroter les pages une à une, ensemble, sous sa direction d'artiste.

- Le « mobilier » des frères et sœurs

Si les premiers temps, ceux-ci s'asseyaient sur leurs talons, les premiers « petits bancs » surgirent avec les premières petites infirmités circulatoires ou articulaires en 1977-78.

IV - Impact des événements communautaires sur la liturgie

La vie normale d'une communauté est traversée par des moments plus ou moins difficiles. Les frères et sœurs, logiquement, n'ont pas échappé à des crises de croissance.

En 1978, les frères, toujours mal logés rue Geoffroy-l'Asnier, dans une vieille bâtisse peu adaptée à la vie commune, sont au nombre de 26. Le Cardinal Etchegaray, de Marseille, connaissant l'expérience de Saint-Gervais, sollicite une implantation analogue dans son diocèse et propose l'église Saint-Victor, ancienne abbaye qui abrite en sa crypte les reliques de saint Jean Cassien. Après deux ans de réflexion, les frères se sentent prêts pour s'investir dans une « germination » à Marseille (on ne parle pas, alors, de « fondation ») ; les sœurs, de leur côté, en nombre bien plus restreint et soucieuses de l'affermissement de leur vie communautaire, ne sont pas prêtes à l'aventure.

Sept frères « solides », déterminés à bâtir une nouvelle Fraternité à Saint-Victor s'en vont au sud de la France, sous la houlette de fr. Michel-Marie, le frère évêque.

À Paris, les frères sont un peu déstabilisés par ce départ, la séparation à une distance de 800 km, la nécessité d'un rééquilibrage communautaire...

Les liturgies de Saint-Gervais s'en ressentent-elles ?

Sans doute des réajustements des voix, des tâches liturgiques ou sacerdotales (homélies à préparer, présence à l'accueil de Saint-Gervais pour les confessions, etc) sont nécessaires et doivent tenir compte du nombre plus restreint de frères.

Mais la liturgie elle-même ne souffre pas de ces changements et les possibles tensions internes ne semblent pas affecter la ferveur et la beauté des offices.

Quand les turbulences s'amplifient, même assez gravement en communauté, chez les frères à partir de 1980, chez les sœurs un an plus tard, la liturgie reste mystérieusement sereine et porte les frères et sœurs plus qu'ils ne la portent ; le cycle liturgique éclaire le quotidien, approfondit leur vie de foi, affermit leur espérance, si bien que nombre de

fidèles s'émerveillent sans ironie de « la charité qui règne si visiblement dans vos communautés ». C'est encourageant !

Fr. Pierre-Marie, à l'écart « en désert » en semaine, revient comme tout naturellement en fin de semaine et le dimanche, si bien que la plupart des fidèles de la liturgie dominicale ignorent même son absence.

Côté sœurs, la tempête communautaire, n'altère pas, mystérieusement, la ferveur liturgique, comme pour signifier que la liturgie soutient la vie à la suite du Christ, quelles que soient les bourrasques à affronter...

Concrètement, la période tumultueuse de 1980 à 1984 a provoqué le départ d'un bon nombre de frères... et la dispersion générale des sœurs. Pourtant la régularité des offices liturgiques n'a jamais fait défaut, et même l'adoration nocturne du jeudi au vendredi a toujours tenu bon. « *Fluctuat nec mergitur* »...

En 1982, tandis que les deux communautés étaient secouées violemment, le groupe des Laures, lui, s'épanouissait en nombre et en joyeuse sérénité évangélique. L'imperturbable bonhomme de fr. Louis et de sr Marie-Sophie, bien que fort affectés par la situation, décourageait toute lamentation ; les jeunes sœurs novices solitaires apportaient à la liturgie fraîcheur et entrain ; l'assemblée des fidèles, toujours aussi nombreuse, maintenait haut la louange des cœurs et la communion des âmes. « *Sursum corda* »...

C'est pourquoi la dispersion des sœurs en décembre 1983 n'a pas représenté pour les fidèles un choc traumatisant. La liturgie continuait simplement de dérouler le cycle liturgique et les mystères du Christ. On attendait le retour des sœurs et on priait l'Esprit Saint.

Durant cette période, la liturgie de Saint-Gervais s'est enrichie de nombreux chants pour les temps de Noël - Épiphanie et de Carême notamment. Hymnes, lucernaires, trisagion nouveaux furent appris et intégrés, ainsi que les cantiques du Nouveau Testament pour le Carême.

Cette période s'est aussi caractérisée par la création d'icônes : la grande icône du tabernacle, ainsi que les deux icônes de la Vierge et de saint Jean Baptiste avaient déjà été réalisées par les sœurs carmélites de Montbard, en 1979 et 1980.

D'autres icônes peintes ont progressivement remplacé les icônes collées offrant aux liturgies de Saint-Gervais un surcroît de beauté spirituelle.

À partir de septembre 1984, l'ensemble des sœurs forme « la grande Laure », au sein de laquelle une « petite Laure » plus communautaire s'organise (les termes seront inversés par la suite). Comme les sœurs n'ont ni maison ni oratoire, elles se joignent définitivement aux frères pour l'ensemble des liturgies à Saint-Gervais, matin, midi et soir.

À partir de septembre 1985, comme on l'a dit, la lecture biblique de l'office du milieu du jour est commentée en alternance entre frères et sœurs, dans la chapelle de la Vierge.

Suit une longue période d'une dizaine d'années marquée par l'enracinement, l'approfondissement, la croissance des frères et sœurs, les fondations de Blois, Vézelay et Strasbourg.

Liturgiquement pas de grandes nouveautés, sinon l'élargissement du répertoire des chants, l'arrivée de frères ou sœurs musiciens professionnels agrémentant les liturgies de leur talent ; l'extrême compétence d'une sœur en matière de bouquets devant l'autel ; le développement de l'iconographie...

Le mardi de Pâques 1996 marque le début des travaux de restauration de Saint-Gervais ; des échafaudages se montent dans la nef, les bas-côtés, le chœur, le sanctuaire : un an de travaux assidus entraînant poussière, bruits et courants d'air, vaillamment supportés tant est grande la joie de la perspective d'une église toute ravalée, rendue à sa beauté première.

Bientôt le banc d'œuvre disparaît, les colonnes qui le soutenaient sont restaurées, les lustres rénovés reviennent mais sont placés dans les chapelles latérales ; les balustrades qui entouraient le sanctuaire sont remises : un projet de réaménagement de cet espace est en cours, avec nouvel emmarchement, autel de pierre incrustant le bas-relief de la Dormition, restauration du maître-autel et des chandeliers de Soufflot, création d'un ambon et d'un pupitre en pierre, et de sièges de célébrants en bois peint imitation « marbre vert » à l'image du maître-autel.

Pendant la période des travaux, les liturgies se déroulent « normalement » à la chapelle de la Vierge – libre d'échafaudages ! – pour les laudes et l'office du milieu du jour ; vêpres et messe demandent plus d'acrobaties, l'espace du chœur étant fortement réduit, en forme de tunnel sous une forêt de tubes métalliques bâchés...

La célébration de Noël dans cet univers excentrique fut particulièrement conviviale et priante ; des lumignons un peu partout font oublier le « décor », leurs petites flammes jointes aux cierges des fidèles invitent au recueillement et les visages reflètent l'intériorité des cœurs : *Hodie Verbum caro factum est...*

L'icône de la Nativité est suspendue à une poutrelle de l'échafaudage. Les vigiles économisent les processions, mais des « monitions » improvisées émaillent l'office, pour garder en éveil une assemblée, concentrée dans la nef, qui ne voit pas grand chose. Tous communient avec ferveur au « *mystère caché depuis des siècles* » (Ep 3,9).

« *Le Verbe s'est fait chair
et il a demeuré parmi nous
et nous avons vu sa gloire* »

Jn 1,14

Pour entrer dans l'intelligence de la liturgie de « Jérusalem »

Il n'est pas simple pour nous de réfléchir sur la liturgie de « Jérusalem » et d'essayer d'entrer dans la compréhension de son « esprit », de ce qui l'inspire et la définit. D'une part, parce qu'elle est une œuvre commune à laquelle nous participons tous et qui, comme toute œuvre vivante, n'est jamais achevée. D'autre part, parce que frère Pierre-Marie lui-même n'a jamais fait de théorie au sujet de la liturgie, ni même beaucoup écrit sur elle ; la liturgie était certes fondamentale pour lui, mais, comme en d'autres domaines, il en avait une approche surtout intuitive et expérimentale.

Nous manquons donc de la distance à la fois affective et réflexive nécessaire pour pouvoir articuler une véritable réflexion autour de notre liturgie. Cette contribution, fruit des échanges entre les membres de la Commission liturgique², n'a donc comme propos que d'ouvrir quelques pistes de réflexion, en rappelant d'abord de quelle manière notre liturgie a été élaborée par les premiers frères (I) ; puis en la définissant comme une « liturgie au carrefour » : une liturgie monastique et contemplative, mais qui se déploie dans une assemblée et en acquiert un caractère mystagogique (II) ; et enfin en dégagant quelques traits indiquant qu'elle est bien adaptée au monachisme citadin tel que nous voulons le vivre (III).

I - L'élaboration de notre liturgie

- **Dans la lignée de Vatican II**

En 1975, lorsque les premiers frères commencent à réfléchir à la liturgie qu'ils désirent adopter, on est en pleine période de l'après-Concile. Dans la première moitié du XX^e siècle, les innovations et renouvellements n'ont pas manqué³, qui ont abouti à la Constitution *Sacrosanctum Concilium*, la première promulguée par les Pères conciliaires, en 1963.

Frère Pierre-Marie qui, en sa jeunesse, avait déjà dû être marqué par des choix décisifs, tel le rétablissement de la vigile pascale par Pie XII, en 1950, a souvent relaté avec quel enthousiasme les séminaristes, dont il était, suivaient les avancées de Vatican II et les bouleversements spirituels et ecclésiaux qu'impulsait le Concile. Là s'enracinent quelques orientations fondamentales de notre liturgie : la primauté donnée à la Parole de Dieu, solennellement proclamée et commentée ; l'Eucharistie placée comme « *source et sommet* » de nos journées, et donc de toute notre vie de travail et de prière ; l'ouverture œcuménique, et plus largement interreligieuse, conduisant à l'introduction, plus ou moins durable, d'éléments d'autres traditions ; l'attention pastorale aux membres de l'assemblée qui doivent, pour participer effectivement et pleinement à la liturgie, être introduits au mystère qui est célébré.

² Ces échanges sont consignés dans le texte de la Commission intitulé « *Instrumentum laboris* » du 25/11/2015 (ibid. p. 31s).

³ On ne peut ici que renvoyer au document « *Historique de la liturgie de Jérusalem* ».

- **Une élaboration par expériences et intuition**

Frère Pierre-Marie et ses premiers compagnons ne partaient pas de rien. Si l'on a beaucoup glosé sur le relâchement ou les errements liturgiques des paroisses dans les années post-conciliaires, certains lieux, à Paris notamment, attiraient par leurs liturgies créatives et soignées, tels Saint-Séverin, la paroisse étudiante d'alors, Sainte-Jeanne de Chantal dont le curé était le Père Jean-Marie Lustiger, la chapelle rue Grégoire de Tours des Sœurs de Bethléem qui déployaient une liturgie très ouverte à l'Orient chrétien. Le CEP, l'aumônerie de la Sorbonne, lui-même avait été le lieu d'une intense vitalité liturgique.

Plusieurs frères venaient de groupes de prière du Renouveau charismatique où ils avaient appris le sens de la louange et expérimenté le rôle de l'Esprit Saint dans la prière. D'autres, d'un monachisme plus traditionnel qui leur avait enseigné l'importance de la beauté de la liturgie et le soin à y apporter.

Ces diverses expériences et formations étaient cependant transcendées par une intuition commune. Nous n'avons pas connaissance d'écrits analysant les premiers choix. Mais tout se passe comme si, dans l'ensemble des richesses liturgiques qui s'offraient à eux, frère Pierre-Marie et les premiers frères avaient « reconnu » les éléments qui convenaient au charisme naissant et les avaient adoptés. Cela ne signifie pas que la liturgie s'est bâtie à partir d'éléments disparates, mais au contraire qu'elle est née d'une source intérieure qui lui donne sa signification et sa cohérence.

- **Une théologie liturgique**

Frère Pierre-Marie, on le sait, a assez peu écrit sur la liturgie elle-même. Si le compte rendu du chapitre de Poligny en 1975 comporte un long développement sur la liturgie, dans les 150 pages de *Moines au cœur des villes* (1977), 20 lignes seulement évoquent notre liturgie ; dans le *Livre de Vie*, un seul paragraphe lui est entièrement consacré (§22) ; lors des chapitres d'août à Magdala, quelques lignes seulement, et dans le livre *Moine dans la ville* (2001), aucun développement n'est fait sur la liturgie. Il faut attendre la demande faite à frère Pierre-Marie d'une session du noviciat à Magdala en 2004 pour qu'il élabore une réflexion plus systématique sur notre liturgie. Ces enseignements forment le noyau du fascicule *La liturgie et nos liturgies*, rédigé en 2009, où il explicite les « *grands fondements* » de notre liturgie. En novembre 2012, enfin, lors de sa dernière rencontre avec les frères prieurs, frère Pierre-Marie mit longuement en garde les frères contre le risque d'une ritualisation qui étoufferait la vie liturgique de l'Église et celle, en particulier, de nos Fraternités.

Qu'il ait peu écrit ne signifie évidemment pas qu'il se désintéressait de la liturgie. On se souvient du soin qu'il apportait à préparer les célébrations à Saint-Gervais et de la précision de ses annotations sur les feuilles liturgiques. Il avait reçu une formation liturgique de qualité à l'Institut Catholique de Toulouse où il avait eu comme professeurs le P. Jounel et Mgr A.-G. Martimort, initiateur en France de la liturgie comparée et expert au Concile⁴, et à Paris avec le P. Gy ; mais il était moins retenu par les rites considérés pour eux-mêmes que par la dynamique d'ensemble de la liturgie et sa signification. Autant le corpus de ses écrits proprement liturgiques est restreint, autant il a constamment fait des conférences et des enseignements, et écrit des articles sur les

⁴ Voir la biographie que lui a consacrée Benoît-Marie Solabarrietta, *Aimé-Georges Martimort*, Cerf, 2011.

divers aspects du mystère célébrés dans la liturgie. Il nous laisse ainsi une œuvre de théologie liturgique⁵.

Frère Pierre-Marie, qui procédait surtout par intuition, employait volontiers l'expression « *climat spirituel* »⁶. Son désir était donc de susciter un espace de prière et d'écoute qui rende la Parole à Dieu et permette à la liturgie de produire pleinement son effet de sanctification, pour les frères et sœurs consacrés, mais aussi pour les assemblées qui les rejoignent dans les églises qui leur sont confiées.

II - Une liturgie « au carrefour »

Le Père Robert Taft, liturgiste américain renommé, distingue, dans les premiers siècles de l'Église, l'émergence de deux grandes traditions : la liturgie cathédrale et la liturgie monastique⁷ : la liturgie cathédrale, plus solennelle et déployée, met l'accent sur la spécificité des heures, induisant un choix particulier de psaumes et de lectures, et sur la participation de l'assemblée ; la liturgie monastique, plus sobre et recueillie, est centrée sur la récitation continue du psautier et ne rassemble que la communauté. La liturgie de « Jérusalem » emprunte à ces deux modèles, et se veut tout à la fois contemplative et évangélisatrice, mystique et missionnaire, ce qui fait sa richesse mais introduit nécessairement certaines tensions.

- **Une liturgie monastique**

Toute communauté monastique, tout en s'inscrivant dans la liturgie de l'Église, développe son patrimoine liturgique propre – et « Jérusalem » n'y fait pas exception.

Cela se manifeste d'abord paradoxalement par le silence : nos liturgies, précédées d'un temps d'oraison commune qui apaise et ouvre à la Présence de Dieu, sont comme surgies du silence, leur véritable source, et lui laissent aussi, dans leur déroulement, une place, parfois soulignée par la musique, un temps qui permet d'intérioriser la Parole avant de lui apporter une réponse commune. Baignée par ce silence, la liturgie peut se déployer sans hâte ni agitation, selon un rythme contemplatif.

Cet aménagement du temps se double d'un aménagement de l'espace qui, plaçant dans le chœur les frères et sœurs, et souvent au milieu d'eux, le président – sauf pendant la célébration eucharistique –, laisse dégagé l'espace du sanctuaire, le point le plus éclairé vers lequel tous sont tournés. Cet espace libre, de la pierre d'autel et de la croix, évoque mystérieusement le tombeau vide, signe d'une Présence nouvelle du Seigneur au milieu de son peuple assemblé.

⁵ On peut renvoyer, par exemple, aux numéros de Sources Vives sur la liturgie (n°25 « Liturgie – Saint-Gervais » et n°70 « Liturgie sur la ville ») et sur les divers temps liturgiques (n°91 « Semaines saintes », n°102 « Le Carême », n°109 « Le Temps pascal », n°119 « Le Temps de Noël », n°136 « Le Temps de l'Avent »), ainsi qu'aux numéros sur le baptême, le sacrement du pardon ou l'Eucharistie (en particulier le n°92 « Eucharistiques » dont il a été le seul rédacteur).

⁶ Cf. par exemple le fascicule *Le mystère de la prière* (texte d'une conférence donnée en 1976, dans le cadre des « Mardis de Saint-Gervais » : la présentation (4^e de couverture) évoque « *le climat spirituel d'une liturgie de prière et d'écoute* ».

⁷ Robert TAFT s.j., *La liturgie des heures en Orient et en Occident*, Brepols, 1991.

Cette disposition rejoint une ecclésiologie de communion conforme à l'esprit de Vatican II. Ainsi, dans la liturgie des heures, « *ce qui premier dans notre tradition liturgique monastique n'est pas la structure sacerdotale, mais la structure de la communauté* »⁸, ce qui donne, par exemple, aux prieurs et prieures de conduire la prière des heures et rend manifeste la diversité des ministères et des charismes : ministère ordonné, ministère de lecture de la Parole de Dieu et de commentaire à l'Office du milieu du jour par une sœur ou un frère, offices de thuriféraire, de céroféraire, de chanter, de maître de chœur, etc.

La parole enfin y est, selon l'expression qu'aimait employer frère Pierre-Marie, « rendue à Dieu » : chantée à travers la psalmodie des offices des heures, mais aussi les tropaires et les hymnes – souvent empruntés pour cette raison à la « Liturgie chorale du Peuple de Dieu » du P. André Gouzes o.p. – ; lue à chaque office, en suivant le calendrier liturgique romain, et largement commentée dans les deux prédications quotidiennes ; introduite en procession et solennellement proclamée, lors des vigiles et des fêtes.

Notre liturgie est nécessairement marquée par le charisme de la vie consacrée et sa fonction prophétique dans l'Église et dans le monde. Qu'elle puisse parfois être signe de contradiction ne doit donc pas surprendre. « *Vous êtes l'Église de la question* », nous disait Mgr Albert Rouet, alors évêque auxiliaire de Paris⁹. La liturgie exprime en ce sens le « *ministère d'inquiétude* »¹⁰ qui nous est confié.

• Une liturgie d'assemblée

La liturgie de « Jérusalem » apparaît bien comme monastique et spirituelle : œuvre de l'Esprit Saint, elle demande à être vécue dans l'Esprit ; école de prière continuelle, elle introduit au seul à Seul avec Dieu et, dans sa dimension eschatologique, fait déjà goûter les réalités du Royaume. Mais, chantée dans une église ouverte à tous, elle garde aussi un fort souci pastoral : célébrée dans l'assemblée du peuple de Dieu, elle se propose de l'introduire à l'intelligence du mystère, à la compréhension de son langage symbolique, et de nourrir substantiellement sa vie de foi, de façon à accomplir la finalité de sanctification que lui assigne *Sacrosanctum Concilium*¹¹.

Le Père J.-L. Souletie, directeur du CNPL, note qu'à Vatican II, la liturgie est redevenue « *la source et le sommet de la vie spirituelle* » ; elle n'est plus déterminée par « *la vertu de religion* » qui tendait à la réduire à n'être que l'accomplissement d'un devoir envers Dieu ; mais, perçue, dans sa dimension mystérique, elle devient comme l'entrée dans l'expérience spirituelle du mystère de Dieu¹². Dans cette ligne, notre liturgie qui présente un caractère kérigmatique – en confessant la foi de l'Eglise, explicitement et pédagogiquement, à l'intention de ceux qui en sont le plus éloignés –, revêt aussi une dimension mystagogique. Ainsi s'explique, par exemple, les monitions, lors de célébrations festives comme celle de la vigile pascale, qui, pas à pas, expliquent le choix des lectures et le symbolisme des rites, et rendent perceptibles la cohérence et la dynamique de la célébration. Ou, plus largement, le style de la prédication de frère

⁸ Réponse de la Commission liturgique sur la répartition des rôles dans la liturgie des heures, du 28 décembre 2014.

⁹ Homélie du 26 septembre 1993, à Saint-Gervais.

¹⁰ Cf. *Livre de Vie de Jérusalem* § 140.

¹¹ Cf. SC § 10.

¹² P. Jean-Louis Souletie, conférence donnée aux Bernardins, le 11 septembre 2013, lors du colloque « Liturgie et vie spirituelle ». L'expression « *vertu de religion* » est empruntée à Dom Odo Casel.

Pierre-Marie, qui n'avait pas d'abord une visée catéchétique ou morale – même si ces dimensions pouvaient être présentes –, mais qui, commentant la Parole par la Parole, désirait se mettre au service de la rencontre de chacun – dans cette église et à cette heure-là – avec le Dieu vivant et vrai à qui s'adresse la liturgie.

Si frère Pierre-Marie n'utilisait guère l'expression de « *participation active des fidèles* », mise à l'honneur par la Constitution conciliaire sur la liturgie¹³, la liturgie était cependant pour lui le lieu par excellence de l'expérience de Dieu ; nous faisant contemporains du mystère pascal, elle nous rend collaborateurs de l'œuvre de salut du Christ, continuée dans le monde. On comprend ainsi le choix de la « Messe de Ranguel » ou d'autres messes chantées incluant des réponses de l'assemblée. En plaçant la liturgie au cœur de leur vie personnelle et communautaire, les frères et sœurs font œuvre d'évangélisation et, avec eux, c'est toute l'assemblée qui, enseignée et plus encore nourrie et illuminée par la Présence au milieu d'elle du Ressuscité, devient missionnaire dans la ville. Le geste de paix, amplement développé dans notre tradition liturgique, manifeste ainsi le don venu de la Pâque du Christ, rendue présente dans le sacrifice eucharistique, et le partage, entre nous et avec tous, de la source jaillie au désert de la ville, propre à notre charisme.

III - Une liturgie adaptée au monachisme citadin

La liturgie de « Jérusalem », bâtie par les premiers frères, on l'a dit, de façon assez intuitive et rapide, s'est montrée cependant étonnamment stable. Si quelques essais plus audacieux ont été abandonnés, si le répertoire de chants s'est considérablement élargi et quelque peu diversifié, sa structure fondamentale n'a guère bougé depuis quarante ans. Dom Bernard Ducruet, abbé émérite de Saint-Benoît-sur-Loire et « parrain » donné à la première Fraternité, affirme que la mise en place d'emblée d'une liturgie si riche et si stable – alors même que les questions liturgiques étaient source, en ces années post-conciliaires, de bien des tensions et tâtonnements – a toujours été, à ses yeux, le signe que le charisme de « Jérusalem » était authentiquement reçu de Dieu.

Deux conséquences peuvent être tirées de ce constat. Tout d'abord que la liturgie étant directement jaillie de la source de notre charisme, elle possède une grande cohérence interne et ne se comprend que globalement, dans le souffle qui l'anime. En ce sens, argumenter à propos de telle ou telle coutume liturgique ou discuter de la pertinence de l'effacement de telle ou telle rubrique risque de faire perdre l'intelligence globale de notre liturgie. En second lieu, sa stabilité remarquable semble indiquer qu'elle est particulièrement adaptée au type de monachisme citadin que nous voulons vivre, comme l'expriment les quelques traits suivants.

- **Expression d'une spiritualité de la Transfiguration**

La liturgie de « Jérusalem » exprime de façon adéquate certains accents spirituels que l'on peut analogiquement relever dans le *Livre de Vie*. La tonalité résurrectionnelle de notre liturgie se manifeste, par exemple, dans le choix de la position debout, gardée presque constamment en dehors des temps d'écoute de la Parole et de ses

¹³ Cf. SC § 14 et sq.

commentaires patristique et homilétique, position qui affirme notre condition de ressuscités et notre dignité filiale, et nous tourne vers l'Orient, dans l'attente de Celui qui vient ; ou encore dans l'adoption de la tradition byzantine de l'Office de la Résurrection, chanté au matin du « *premier jour de la semaine* ».

L'accent est porté moins sur la pénitence et l'intercession que sur le mystère de la Transfiguration déjà à l'œuvre dans le monde¹⁴. La place donnée à la lumière et à l'encens dans la restauration du rite ancien du lucernaire, la vénération des icônes et, plus globalement, le rôle du corps dans les gestes liturgiques, l'ouverture à la dimension eschatologique parlent déjà de l'assomption des sens et de la chair qui s'accomplira dans la gloire.

- **Par la médiation de la beauté**

Suivant en cela plusieurs auteurs spirituels, frère Pierre-Marie était convaincu que, des trois transcendants, le Beau était celui qui touchait le plus nos contemporains, le Vrai étant relativisé et le Bien suspecté. Il accordait de ce fait une importance particulière à la beauté de la liturgie. Tout devait y concourir : l'harmonie du chant polyphonique, les processions mettant pédagogiquement en valeur l'intronisation de l'icône ou de la Bible, les gestes liturgiques réglés comme « *une chorégraphie* »¹⁵ ou, dans un autre ordre, le travail théologique et littéraire consacré à l'écriture des homélies ou des litanies.

Il en allait de même pour la beauté environnant la liturgie : l'architecture, l'aménagement du chœur et le mobilier liturgique, l'éclairage devaient être soignés. Car l'aménagement des églises ne relève pas du seul souci esthétique mais prend valeur catéchétique : à Saint-Gervais, par exemple, l'emplacement et le surélévement de l'autel, la direction verticale de l'éclairage, la création de vitraux à thématique biblique dans la nef et christologique dans les chapelles latérales sud, participent directement de l'effort mystagogique.

- **Œuvre d'une communauté qui aime et prie**

Frère Pierre-Marie citait fréquemment la formule appliquée par Tertullien aux premiers chrétiens : « *Voyez comme ils s'aiment* », en la complétant : « *Voyez comme ils prient !* » Notre liturgie veut exprimer ce double primat de l'amour et de la prière, vécu dans une communauté au cœur de la ville. Le témoignage de la liturgie, qui reste notre forme privilégiée d'accueil, est indissociable du témoignage de la vie commune, particulièrement marquant dans une société en recherche de fraternité.

Quelques dispositions concrètes expriment ce désir proprement évangélique de partage de la communion fraternelle, telles l'absence de séparation marquée entre les frères et sœurs consacrés et l'assemblée ; le chant en polyphonie qui manifeste sensiblement l'unité dans la diversité de la Famille de Jérusalem, unissant dans la même louange hommes et femmes, laïcs et consacrés, porteurs du sacerdoce ministériel et du sacerdoce baptismal ; ou encore le cercle de communion où consacrés et ministres ordonnés communient ensemble, avant d'aller porter le Corps du Christ à toute l'assemblée, indiquant ainsi que c'est l'Eucharistie qui nous constitue en communauté.

¹⁴ Frère Pierre-Marie avait dit sa joie, lors de la parution de l'Exhortation apostolique *Vita consecrata*, que l'icône évangélique donnée pour illustrer la vie consacrée, fût celle, assez inusitée, de la Transfiguration (cf. VC n°14 sq.).

¹⁵ Bruno Frappat, *La Croix*, samedi 2 mars 2013.

*

« *Aime la liturgie que ta communauté a choisie* », demande le *Livre de Vie* (§ 22). Pas seulement d'un amour sensible ou affectif, mais en y reconnaissant, par le don de l'Esprit, l'expression adéquate du charisme que nous portons, qui nous fait vivre et que l'Église, en la personne du Cardinal Lustiger, nous a demandé de développer pour « *porter un fruit de grâce pour l'Église entière* »¹⁶.

Dans la mosaïque des expressions liturgiques de l'Église, la liturgie de « Jérusalem » n'est qu'un tasseau, mais un tasseau unique et donc précieux ; nous avons à la vivre pleinement dans la fidélité et la simplicité, dans la reconnaissance pour ce don reçu, dans l'effort de formation et d'écoute de l'Esprit pour en acquérir une intelligence toujours approfondie, et dans son partage incessant avec le Peuple de Dieu. En nous souvenant que, selon le mot de Clément d'Alexandrie, « *toute notre vie est une liturgie sacrée* »¹⁷.

¹⁶ Cardinal Jean-Marie Lustiger, phrase manuscrite en exergue des Constitutions, 1995.

¹⁷ Clément d'Alexandrie, *Stromates* VII, 7, 40 ; cité dans le *Livre de Vie de Jérusalem* § 19.

« Rite », « rite propre », « traditions », « coutumes »... : une question de terminologie

On entend parfois parler de « *rite propre* » venant d'ordres monastiques et la question a été posée de savoir si nous pouvons aussi parler de « rite propre » de Jérusalem ou plutôt de « traditions » ou de « coutumes ». Commençons par une clarification de la terminologie pour pouvoir répondre à la question.

Le mot « rite » vient du latin *ritus* que nous pouvons traduire par « rite, usage ou coutume ». Au sens étroit, le rite est l'ensemble des cérémonies du culte (gestes, prières, lectures) et leur organisation traditionnelle dans une communauté chrétienne. Le rituel est le livre liturgique qui énumère et décrit les rites propres aux sacrements, bénédictions, etc.

Au sens large du terme, « rite » désigne des formes liturgiques particulières à une Église, à une communauté de chrétiens, à un ordre religieux, à une région. L'Église catholique comporte une diversité de rites, dans l'Église romaine comme dans les Églises orientales.

En Occident une certaine diversité de rites a subsisté plusieurs siècles durant. Le rite latin a fini cependant par prévaloir presque partout. Pour l'Église romaine de nos jours nous pouvons nommer : le rite latin (romain), le rite ambrosien à Milan, le rite mozarabe à Tolède et des rites particuliers pour certains ordres religieux (rite cartusien, rite dominicain qui suivent avec quelques petites particularités le rite latin). En Orient, cinq grandes familles de rites, toutes d'origine très ancienne, subsistent aujourd'hui : le rite antiochien (ou : syro-occidental), le rite alexandrin, le rite syro-oriental, le rite arménien et le rite byzantin.

En tant que membres de l'Église catholique romaine, nous suivons le rite latin et comme chaque communauté religieuse nous avons aussi des traditions (usages) propres à travers lesquelles le charisme de notre famille religieuse s'exprime. On parle ainsi de « traditions propres » ou d'« usages », mais pas du rite propre d'une communauté religieuse. La reconnaissance d'un rite propre demande un long temps de pratique (plusieurs siècles). Nous avons alors du temps devant nous pour parler d'un rite propre des Fraternités de Jérusalem !

Quant au terme de « coutume », il a un sens bien précis : il désigne des choix liturgiques qui ont été pratiqués publiquement pendant plus de 30 ans sans qu'il y ait eu une intervention spécifique de l'autorité ecclésiale compétente qui les interdise. Le droit canonique reconnaît que les coutumes ont force de droit.

Ainsi, nous parlerons plutôt pour Jérusalem de « tradition liturgique ». Cette tradition s'inscrit dans le rite latin ou permet de l'approfondir (par exemple, en accueillant des éléments de la richesse des Églises orientales qui nous permettent de retrouver la grâce de l'Église indivise).

Souvenons-nous que les Pères du Concile Vatican II souhaitaient que les rites liturgiques soient « *revus selon l'esprit de la saine tradition et dotés d'une vigueur nouvelle, en raison*

des circonstances et des besoins de notre temps » (SC 4). La liturgie « n'est pas statique, rigide, immuable », elle est « une tradition vivante et donc porteuse de nouveauté » (R. Saint-Jean).

Pour approfondir :

Raymond SAINT-JEAN, article "rite", in *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, 1988, p. 686-692.

THEO, "Rite" in *Nouvelle encyclopédie catholique*, Paris, 1989.

Jordi PINELL, "Liturgies locales dans l'Antiquité", in *Dictionnaire Encyclopédique de la Liturgie*, Brepols, 1992, p. 658-663.

Robert LE GALL, "Liturgies" in *Dictionnaire de la Liturgie*, CLD, 1982, p.155-157.

Michel LEGRAIN, "Rite" in *Dictionnaire de la Bible et du christianisme*, Larousse, Paris, 2008.

Regards sur la liturgie de « Jérusalem » Instrumentum Laboris

Ce document est le fruit d'échanges au sein des rencontres de la Commission liturgique de 2014 et 2015. Il constitue un « instrumentum laboris » en vue de la rédaction d'un document plus systématique sur l'intelligence de notre liturgie (ibid. p. 22-28).

Préambule

La naissance de nos fraternités en 1975 s'inscrit dans un contexte de nouvelle Pentecôte où l'on a vu l'Esprit Saint éveiller avec force l'Église, la menant à un renouveau, un renouvellement intérieur, dont la liturgie sera l'agent autant que le reflet¹⁸.

Le mouvement liturgique venait de trouver dans le Concile Vatican II l'assise théologique et pastorale qui lui permettait de déployer sa fécondité.

En France, à Paris notamment, des liturgies ouvertes et renouvelées attiraient. Il suffit de penser à Saint-Séverin, paroisse étudiante d'alors, à Sainte-Jeanne de Chantal avec le Père Jean-Marie Lustiger, ou aux sœurs de Bethléem rue Grégoire de Tours, qui vivaient selon une spiritualité de couleur dominicaine et avaient opté pour une liturgie très ouverte à l'Orient chrétien. Le CEP, l'aumônerie de la Sorbonne, lui-même avait été le lieu d'une intense vitalité liturgique.

Revenant de ses deux années dans le désert où il avait perçu l'appel du Seigneur à initier une vie monastique au désert de la ville, Pierre-Marie s'est mis, avec ses premiers compagnons, en quête d'une expression liturgique qui corresponde à l'appel qu'il portait.

La vie monastique au désert de la ville, en effet, ne pouvait pas ne pas s'épanouir en un chant de louange public, invitant les habitants de la ville à célébrer le Dieu vivant et vrai. « *Au cœur du désert, dit notre Livre de Vie, le moine et la moniale, par le labeur de la prière, de la conversion, de la pénitence, créent une oasis. Si, par grâce, l'eau vive jaillit, sache la partager* » (LV n. 132).

La liturgie devait ainsi devenir la forme première de l'oasis que nous offririons à la ville et il fallait la recevoir comme un don nouveau que le Seigneur faisait à son Église. Ainsi, à travers Pierre-Marie et les premiers frères, l'Esprit Saint a fait naître la liturgie de Jérusalem, à la fois contemplative et évangélisatrice, mystique et pastorale.

Il est clair que Pierre-Marie s'est grandement impliqué dans l'élaboration de notre liturgie, mais il n'a jamais parlé de la liturgie comme son œuvre. Avec ses premiers frères, ils la recevaient, en ce sens qu'ils « reconnaissaient » dans tels ou tels composition, geste, rite... ce qui devait constituer la liturgie de Jérusalem.

¹⁸ « Il existe en effet un lien très étroit et organique entre le renouveau de la liturgie et le renouveau de toute la vie de l'Église. L'Église agit dans la liturgie, mais elle s'y exprime aussi, elle vit de la liturgie et elle puise dans la liturgie ses forces vitales » (Saint Jean-Paul II- *Dominicae Cenae*, n.13).

Les sœurs elles aussi, et notamment sœur Marie, devaient contribuer à cet accueil de notre charisme liturgique. La liturgie de Saint-Gervais, des années durant, a été pour une grande part le fruit d'une collaboration entre Pierre-Marie et Marie, d'une recherche commune d'une louange qui exprime la source que portaient les frères et les sœurs.

La liturgie de Jérusalem s'inscrivait dans les perspectives ouvertes par le Concile Vatican II : la primauté donnée à la Parole de Dieu, l'Eucharistie placée au centre de la vie de l'Église, l'ouverture œcuménique et surtout l'attention aux fidèles qui doivent être conduits *dans* le mystère, et « participer » ainsi pleinement à la liturgie.

Soulignons ici que dès l'été 1975, Pierre-Marie et les premiers frères se sont tournés vers l'Orient pour puiser dans son riche patrimoine liturgique. Nous renvoyons ici au document *Les sources orientales de la liturgie de Jérusalem* qui explicite les motifs et la portée de ce choix, et qui en montre la justesse.

À travers cette nouvelle expression liturgique respirant des « *deux poumons* », Orient et Occident, l'Esprit Saint a œuvré à sanctifier et rassembler.

À sanctifier ceux qui allaient devenir frères et sœurs de Jérusalem, mais aussi des milliers de baptisés venant s'exposer à la Parole et au souffle vivifiant de l'Esprit à travers les célébrations de Saint-Gervais d'abord, puis de tous les lieux où devait être célébrée notre liturgie, de la Dômerie d'Aubrac à Saint-Pierre de Rome. Sans oublier la diffusion de nos liturgies à travers Radio Notre-Dame puis KTO et FMJ-web. Combien de témoignages avons-nous entendu d'hommes et de femmes dont le cœur a été retourné par la rencontre du Seigneur lors d'une de nos célébrations. Pensons aux témoignages de Daniel Facérias et de Véronique Lévy pour ne citer que deux exemples connus.

À rassembler aussi, moines, moniales et baptisés, dans une même louange, dans une même liturgie publique. Ce n'est pas un oratoire caché mais une vaste église que le Cardinal François Marty a confiée à la Fraternité naissante ! Le signe des liturgies surpeuplées de Saint-Gervais a sans aucun doute marqué l'histoire liturgique du diocèse de Paris dans les années 80 et 90.

Ce qui s'est passé dépasse la seule œuvre humaine. Personne ne pouvait concevoir cela. Il nous revient de relire cette aventure et de déceler les merveilles de Dieu qui se sont ainsi accomplies jour après jour malgré – et surtout à travers – la fragilité des frères et sœurs que nous sommes !

1- **Regard sur 40 années : une étonnante stabilité**

Ce qui frappe d'emblée lorsqu'on relit notre histoire liturgique, c'est une étonnante stabilité. De fait, la force de l'Esprit Saint s'est manifestée de manière très forte dans l'inspiration, donnée à Pierre-Marie et aux frères et sœurs, d'une liturgie dont l'essentiel n'a pas été modifié au cours des années.

Certes, des essais, des tâtonnements, ont été faits dans la liturgie de Saint-Gervais, notamment dans les premières années, mais ils ont toujours conduit à revenir avec plus de force au don reçu dès l'origine ! Dom Bernard, abbé émérite de l'Abbaye de Fleury à Saint-Benoît sur Loire et « parrain » de nos Fraternités, a souvent dit combien il avait été frappé par ce don reçu de Dieu d'une liturgie qui perdurait avec les années.

Cette stabilité est étonnante quand on sait les tensions et les conflits suscités par les questions liturgiques dans les années qui ont suivi le Concile. Y compris dans les monastères.

Ne serait-ce pas le signe de ce que Pierre-Marie a su interpréter le Concile d'une manière juste, obéissant à son appel essentiel à rendre la Parole à Dieu et à s'ouvrir au souffle de l'Esprit ?

Étonnante stabilité. Mais aussi adaptabilité, puisque les différentes fondations ont mené des adaptations liées aux cultures, aux lieux, aux sensibilités. Tout en gardant une vraie fidélité au patrimoine liturgique qui est le nôtre. C'est là le signe de ce que notre liturgie n'est pas engoncée dans un ritualisme qui lui couperait son souffle. Elle est vivante. Qu'elle le demeure ! Qu'elle demeure un chant d'amour de l'Église épouse au nom de toute l'humanité !

2- De quels textes disposons-nous ?

Pendant ces quarante années, Pierre-Marie a-t-il beaucoup écrit, beaucoup parlé pour expliquer, voire justifier, les choix liturgiques qui se sont faits ? Il est significatif de constater que, dans nos documents fondateurs, les développements de Pierre-Marie sur la liturgie ont été rares.

De fait, si le compte-rendu du chapitre de Poligny en 1974 comporte un long développement sur la liturgie, dans les 150 pages de *Moines au cœur des villes*, 20 lignes seulement évoquent notre liturgie ; dans le *Livre de Vie*, essentiellement un seul paragraphe (n. 22) ; lors des chapitres d'août à Magdala, quelques lignes seulement, et dans le livre *Moines dans la ville*, aucun développement n'est fait sur la liturgie.

Il faudra attendre la demande faite à Pierre-Marie d'une session du noviciat à Magdala en 2004 pour que ce dernier élabore une réflexion plus systématique sur notre liturgie. Par la suite, l'expérience très positive de cette session du noviciat, mais aussi l'inquiétude de Pierre-Marie vis-à-vis de remises en question de notre liturgie par quelques frères dans ces mêmes années, l'ont mené à publier en 2009 *La liturgie et nos liturgies* dont une partie a un fort caractère apologétique. En novembre 2012 enfin, lors de sa dernière rencontre avec les frères prieurs, Pierre-Marie mit en garde les frères – longuement – contre le risque d'une ritualisation qui étoufferait la vie liturgique de l'Église et de nos Fraternités en particulier.

Ainsi, de 1975 à 2012, les écrits de Pierre-Marie sur notre liturgie ont donc été rares. Ce qui signifie qu'au regard de Pierre-Marie, la liturgie était bien accueillie, bien vécue par les Fraternités. Comment ne pas lire en cela une confirmation qu'un don de Dieu nous a été fait ? Une grâce particulière qui a porté la communauté, l'a soutenue à l'heure des crises, comme dans le début des années 1980 où la liturgie continuait d'être célébrée malgré les dissensions qui traversaient la communauté. La liturgie a sans aucun doute été un lieu-source pour les deux Fraternités. Un lieu où se forgeait la communion entre frères, sœurs et laïcs.

Dans ces mêmes années, en revanche, Pierre-Marie a souvent écrit sur la théologie de la liturgie. Il suffit de penser aux nombreux articles dans *Sources Vives* sur les temps

liturgiques, sur l'Eucharistie, etc. Pour lui, la théologie spirituelle n'était pas séparable de la liturgie.

3- Les grands fondements de notre liturgie

(extraits, pour mémoire, de *La liturgie et nos liturgies*)

L'« esprit » de notre liturgie de « Jérusalem », Pierre-Marie l'a décrit dans le document *La liturgie et nos liturgies* de 2009. Au chapitre II, il y explicite les « grands fondements » de notre liturgie. Il y précise « *ce qu'est la liturgie des Fraternités Monastiques de Jérusalem, en explicitant son pourquoi et son comment (car tout en étant 'la liturgie de l'Église', celle-ci est également et nécessairement celle de la communauté qui la pratique et en vit)* » et décline « *douze notes caractéristiques qui sont fondamentalement celles de toute la liturgie catholique et qui est donc formellement la nôtre* ».

Voici ces douze notes avec, pour mémoire, quelques lignes extraites de chaque note :

1. Sur les pas de Jésus

Notre liturgie « se fonde avant toute chose sur les enseignements et l'exemple vécu du Seigneur. (...) Cela explique pourquoi nos liturgies ont volontairement ce caractère fortement christologique. »

2. Conformément à la liturgie de l'Église

« Toute liturgie est donc reçue de l'Église et vécue par elle et en elle. (...) Nous nous devons donc de recevoir de l'Église cette liturgie, pour la faire nôtre. Plus spécialement, cette liturgie de l'Église romaine et latine à laquelle nous appartenons. »

3. Une liturgie conduite par l'Esprit Saint

« La liturgie des Fraternités Monastiques de Jérusalem se veut à l'écoute de cette action de l'Esprit Saint. (...) C'est la raison pour laquelle les liturgies des Fraternités de Jérusalem ont voulu accorder une place toute spéciale à l'Esprit Saint dans l'expression de leur prière. »

4. En communauté et en solitude

« Aimons ce monachisme citadin qui nous conduit à avoir ainsi une liturgie d'assemblée. Ce n'est ni une contrainte ni un manque d'intériorité, mais, au contraire, une richesse spirituelle et une valeur ecclésiale fondées sur l'exemple même du Christ dans l'Évangile. À nous de célébrer ces liturgies urbaines avec, s'il le faut, un surcroît de soin et de ferveur. (...) Mais on ne doit pas oublier que, pour que la liturgie soit belle et vraie, elle se doit d'être incessamment précédée et suivie par la prière personnelle et en solitude. (...) Ainsi toute la vie tend-elle à devenir comme une liturgie sacrée. »

5. Pour sanctifier le temps

« Dieu nous a donné le temps pour en faire un tremplin vers l'éternité, et la durée de notre cheminement sur la terre pour qu'elle devienne une route vers le ciel. En nous demandant donc de *prier sans jamais se lasser* (Lc 18,1)¹⁹, Jésus nous invite à faire de tout le temps une prière. Et plus particulièrement à marquer les principales heures du jour par la liturgie. *Par le Christ, nous offrons à Dieu le sacrifice de louange en tout temps, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom* (He 13,15). Ainsi, matin avant le

¹⁹ Cf. aussi Lc 11,1-13 ; Rm 1,10 ; 12,13 ; Ep 6,18 ; 1 Th 5,17 ; 2 Th 1,11.

travail, midi au milieu du travail, et soir après le travail, nous rassemblent-ils *pour la louange de sa gloire*. »

6. Centrée sur l'Eucharistie

« Il est clair que c'est l'Eucharistie, que l'Orient appelle excellemment *la Divine Liturgie*, qui est au cœur de toute la vie liturgique. (...) Pour mieux marquer encore cette valeur et cette importance de l'Eucharistie, notre messe, (...) est donc toujours célébrée avec une certaine solennité (...) pour la seule gloire de Dieu et pour attirer l'attention de tous sur la dignité, la beauté et la grandeur de l'Eucharistie. »

7. Une liturgie célébrée pour la sanctification de l'homme

« Même si toutes nos liturgies ont pour but essentiel la louange de Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Sanctificateur, lui qui est pour nous un Père, un Époux, un Ami, ce même Dieu unique et trois fois saint veut qu'elle soit aussi destinée à la sanctification de l'homme. N'ayons donc pas la nostalgie d'une liturgie qui serait mieux tournée vers Dieu parce que célébrée dans le retrait de la montagne ou la solitude des forêts ou du désert. Contempler aussi la présence de Dieu au cœur de l'homme, qui est son premier temple et sa propre image, n'enlève rien mais ajoute au contraire à la vérité de Sa rencontre²⁰. »

« *'Dans la liturgie, nous rappelle le concile Vatican II, Dieu parle à son peuple et le peuple répond à Dieu par les chants et la prière'*²¹. Il nous faut donc aimer cette liturgie citadine où l'on va *'de Dieu à Dieu'*, selon la belle expression de saint Vincent de Paul, en allant de l'église à la rue, de la louange chantée à la solidarité urbaine assumée. »

8. Une liturgie vécue en union avec l'Église du ciel

« Aussi insérés que nous soyons au milieu de ce monde, dans les villes où nos Fraternités sont implantées, solidaires du pays où nous sommes, *notre patrie se trouve dans les cieux* (Ph 3,20). Nos liturgies doivent donc rendre compte de ce que nous restons tous *voyageurs et étrangers sur la terre, mais aspirant à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste*, sachant que *Dieu a préparé en effet une ville* (He 11,13-14.16) (...) Dès lors, nos liturgies, non seulement doivent anticiper en quelque sorte le ciel (...) mais, plus encore, nous sommes nous-mêmes déjà là-haut, *car du moment que nous sommes ressuscités avec le Christ, nous sommes comme morts et notre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu* (Col 3,1-3). »

9. En louange incessante et en supplication permanente

« Nous n'avons pas seulement à prêter notre voix à la louange du ciel et de la terre qui chantent la gloire de Dieu (Ps 19), mais encore à porter dans notre prière d'intercession cette même création qui *gémît dans les douleurs de l'enfantement* (Rm 8,22) et nos frères et sœurs de la terre en quête de justice, de reconnaissance, d'amour, de travail, de réconfort, de lumière et de paix. »

« *'C'est également par la prière que la communauté ecclésiale, nous est-il aussi rappelé, exerce un rôle véritablement maternel envers les âmes pour les conduire au Christ'*²². (...) Il est beau d'être également liturge à la place des autres et au nom des absents ! »

²⁰ Cf. Mt 19,19-20 ; Jn 13,31-35 ; 15,7-14 ; Rm 12,5 ; 1 Co 10,16-17 ; 12,12-13 ; 1 Jn 4 ; Ap 21-22.

²¹ Vatican II, Constitution sur la liturgie, *Sacrosanctum Concilium* § 33 ; et *Lumen Gentium* § 10.

²² Constitution Apostolique *Presbyterium Ordinis* § 78.

10. Source, centre et sommet de notre action évangélisatrice

« Pour gratuite que soit la prière personnelle ou communautaire, elle n'en garde pas moins une mission apostolique. La liturgie est même en ce sens éminemment évangélisatrice. Or *annoncer l'Évangile n'est pas un titre de gloire mais une nécessité qui nous incombe. Oui, malheur à nous si nous n'évangélisons pas!* (1 Co 9,16). Cette apostrophe de l'apôtre Paul s'adresse même aux moines et moniales de l'Église du Christ qui veut que tous ses disciples soient ses *témoins* (Lc 24,46 ; Ac 1,8). Dans un monde, nous ne le savons que trop, où le dogme n'intéresse pas, où la morale est vilipendée, où les proclamations de foi sont suspectées, la liturgie célébrée avec ferveur et beauté, dans un climat fraternel et avec sincérité, offre un espace où tout un monde peut trouver occasion de s'arrêter, ne serait-ce qu'en passant ou à l'occasion des grandes fêtes. (...) Qui peut mieux parler de Dieu et en révéler les mystères que la proclamation de sa Parole qui est *lumière et vie*, et la célébration de son Eucharistie qui nous manifeste sa Présence et montre son Amour. »

11. Une liturgie ouverte aux richesses spirituelles de l'Orient chrétien

« Autant nous pouvons affirmer que notre liturgie est catholique romaine, et donc occidentale, autant nous devons nous souvenir qu'elle se vit également dans l'Orient chrétien. C'est même dans cet Orient que les écrits bibliques ont mûri, que l'Évangile a d'abord été proclamé et, à partir de là, s'est propagé dans le monde entier.

Il a donc gardé et développé ses richesses propres qui n'en restent pas moins éminemment chrétiennes et demeurent, si nous savons les reconnaître, offertes en partage à toute la chrétienté. (...) Nos Fraternités Monastiques de Jérusalem, nées avec ce courant et au lendemain de Vatican II, ne pouvaient donc que se montrer attentives à cela. C'est donc comme naturellement, spontanément, que notre liturgie s'est ouverte, sans rien perdre de sa spécificité latine, à tels ou tels apports spirituels ou formels, susceptibles de s'intégrer, sans la dénaturer, dans notre manière propre de célébrer les heures ou la Divine Liturgie. »

12. Frères et sœurs célébrant ensemble, comme moines et moniales

« Nous ne pouvons en tout cas que rendre grâce à notre Mère l'Église de nous avoir permis, tout en maintenant fermement une autonomie de logement, de gouvernement, de rythme de vie et de discernement des vocations, de célébrer ensemble matin, midi et soir, nos liturgies monastiques en commun. C'est une telle richesse de complémentarité, une telle grâce d'équilibre psychologique et affectif ! Et l'on peut dire qu'il y a, par là même, un beau témoignage de pureté et d'amitié qui est donné, sans morale ni discours, à tout un monde environnant. »

4- Cinq clés pour entrer dans notre liturgie

Tout est dit ! Et aujourd'hui, nous sentons combien la liturgie de Jérusalem se caractérise par une transparence à la Parole de Dieu, par une vraie profondeur spirituelle. Dans sa polyphonie rassemblant hommes et femmes consacrés, dans son incorporation des laïcs et des consacrés dans une même assemblée priante, dans son ouverture à l'Orient chrétien, elle a, nous le croyons, une grande justesse théologique et ecclésiologique. Avons-nous conscience de la valeur du don qui nous a été confié au bénéfice de l'Église ?

« Ma première impression, en 1975, raconte sœur Marie, cela a été une liturgie très simple, c'est-à-dire une manière pas du tout guindée ni raide de célébrer. »

Un frère témoigne : « Sans Jérusalem, je ne sais pas où je serais... Je cherchais la vérité pour donner sens à ma vie. En entrant à Saint-Gervais un lundi, j'ai senti qu'il y avait là quelque chose. Le lendemain je suis venu à l'heure de l'office du milieu du jour : là j'ai vu le ciel ouvert. Il y avait quelque chose de vertical. Ce que tu es en train de voir, c'est la vérité. Là il se passe quelque chose de vrai... »

La liturgie de Jérusalem est une porte vers le ciel. Elle n'est évidemment pas la seule porte : il y a aussi la porte grégorienne ou la porte byzantine, et tant d'autres. Mais « moi, est-ce que j'aurais trouvé le ciel sans cette porte ? » s'interroge une sœur.

Pour ouvrir cette porte, pour vivre en profondeur notre liturgie, quelques clés nous seront précieuses. Le présent document en propose cinq.

4.1 - Primauté de l'entrée dans le mystère sur la vertu de religion

Il nous faut souligner en premier lieu que l'héritage de Pierre-Marie comporte un sens de la liturgie comme entrée dans une expérience spirituelle. Dans l'esprit du Concile Vatican II, ce n'est plus l'accomplissement d'un devoir religieux qui est premier, mais bien une entrée dans le mystère.

Avec Vatican II, la liturgie est redevenue « *la source et le sommet de la vie spirituelle* »²³. La mystique, la plongée en Dieu, n'est plus liée exclusivement à la prière personnelle et privée. Elle est aussi le fruit de l'expérience liturgique. Mieux : la célébration liturgique, dont l'Eucharistie est le cœur, constitue le sommet de l'expérience mystique chrétienne. C'est dans cette ligne que se situe notre liturgie.

« *Malgré la sécularisation, écrivait le Pape Jean-Paul II, à notre époque réapparaît, sous de nombreuses formes, un besoin renouvelé de spiritualité. Comment ne pas voir, en cela, la preuve qu'au plus profond de l'homme il n'est pas possible d'effacer la soif de Dieu? (...) Face à cette aspiration à la rencontre avec Dieu, la Liturgie offre la réponse la plus profonde et efficace. Elle le fait en particulier dans l'Eucharistie, par laquelle il nous est donné de nous unir au sacrifice du Christ et de nous nourrir de son Corps et de son Sang* » (Saint Jean-Paul II, *Spiritus et Sponsa*, n. 11-12). N'est-ce pas ce dont nous faisons l'expérience ?

4.2 - Une cohérence

Notre liturgie de Jérusalem a aussi une cohérence, une logique interne. Mgr de Moulins Beaufort, évêque auxiliaire de Paris, disait, le 1^{er} novembre 2014, lors d'une visite à Saint-Gervais, que Pierre-Marie, comme le Cardinal Lustiger, avait une « vision » globale de la liturgie.

Pierre-Marie avait certes une très bonne formation en liturgie, mais il procédait surtout par intuition. Nous l'avons dit, il « reconnaissait » ce qui était adapté à la source contemplative et mystagogique qui l'habitait. Il accueillait et incorporait ce qui

²³ L'expression est du Père Jean-Louis Souletie.

s'inscrivait dans la « vision » qu'il portait. C'est pourquoi notre liturgie se qualifie par un tout, une cohérence d'ensemble.

Ainsi chaque coutume liturgique qui nous est propre ne peut pas se comprendre, s'expliquer de manière isolée. Chacune appartient à ce tout cohérent.

Certains aspects de notre liturgie ont été pour nous un accès à l'essentiel. Pour d'autres qui ne portent pas le même appel que nous, ils sont des pierres d'achoppement. Ces aspects ne sont pas des « détails ». Ils font partie d'un tout, d'une cohérence interne.

On perçoit « quelque chose d'englobant », témoigne sœur Marie. « Et en même temps un élan, une dynamique. On est porté, entraîné... »

4.3 -Nuptialité et communion

Notre liturgie traduit aussi une ecclésiologie. Comme toute liturgie chrétienne, nos célébrations constituent une épiphanie du Mystère de l'Église. Ce qui apparaît de manière plus forte à « Jérusalem », c'est la dimension nuptiale de l'Église Épouse orientée vers l'Époux ; l'Église Épouse à qui l'Esprit a enseigné des gestes et des paroles qui réjouissent l'Époux.

C'est aussi une ecclésiologie de communion où l'accent est mis sur la participation active de toute l'assemblée, c'est-à-dire sur la participation de tous au mystère pascal du Christ, âme de tout le mystère liturgique.

Ecclésiologie de communion aussi en ceci que l'animation de l'acte liturgique n'est pas le fait des seuls ministres ordonnés. Ainsi, « *pour ce qui est de la Liturgie des Heures, ce qui est premier dans notre tradition liturgique monastique, ce n'est pas la structure sacerdotale, mais la structure de la communauté. Aussi, (...) c'est aux prieurs que revient de 'conduire la prière'* » (extrait de la réponse de la Commission Liturgique de nos Fraternités sur la répartition des rôles dans la liturgie des heures du 28 décembre 2014).

Notre liturgie cherche à rendre manifeste la diversité des ministères et charismes : le ministère ordonné, le commentaire de la Parole de Dieu lors de l'Office du milieu du jour donné par un frère ou une sœur, le ministère de lecture de la Parole de Dieu, le ministère du chant, le thuriféraire, la céroféraire... Ainsi la liturgie devient-elle épiphanie du Corps du Christ où se déploient les différents charismes et fonctions. « *Ainsi à plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part* » (Rm 12,5).

Un frère témoigne : « Lorsque j'ai entendu la messe de Ranguel avec ses dialogues, j'ai su que mon appel était là, à Jérusalem. Ici, il n'y a pas que la seule structure sacerdotale, le peuple chrétien a toute sa place ! Je percevais qu'il fallait que les croyants aient une place plus juste, que tout ne soit pas concentré sur le prêtre. »

4.4 - Liturgie au carrefour

Il est également important de réaliser que notre liturgie se situe au carrefour des deux grandes traditions liturgiques que nomme le Père Robert Taft²⁴ : la *liturgie cathédrale* et la *liturgie monastique*.

²⁴ Robert TAFT s.j., *La liturgie des heures en Orient et en Occident*, Brepols, 1991.

La liturgie cathédrale met l'accent sur les *heures* spécifiques et sur la participation de l'assemblée. La liturgie monastique est essentiellement axée sur la récitation continue du Psautier. La présence d'une assemblée y est secondaire.

Cette place au « carrefour » qui est la nôtre est nécessairement un lieu de tensions... Tensions nécessaires et fécondes. C'est le reflet dans notre vie liturgique de la spiritualité de « *l'écartèlement* » dont parle à plusieurs reprises notre *Livre de Vie*.

On pourrait aussi dire que nous nous situons au carrefour d'une conception plus pastorale de la liturgie et d'une conception plus conventuelle. Ce qui n'est pas confortable.

Notre liturgie allie gratuité et mission. Ces deux aspects ne sont pas dissociables, comme ils ne sont pas dissociables en Pierre-Marie et en chacun de nous.

4.5 – Liturgie et charisme de Jérusalem : un lien indéfectible

Il nous faut enfin souligner que l'on comprend mieux ce qui fait l'originalité de notre liturgie quand on réalise qu'elle est une expression de notre charisme monastique citadin. En voici quelques exemples :

- Le choix d'être tous ensemble, moniales, moines et laïcs, tournés vers l'Orient exprime d'emblée **le caractère eschatologique** de la spiritualité de « Jérusalem ». Ensemble nous regardons vers Celui qui vient.
- La polyphonie exprime **l'unité dans la diversité** de notre famille qui rassemble hommes et femmes, laïcs et consacrés, ministres ordonnés et baptisés.
- Le commentaire de la Parole de Dieu lors de l'Office du Milieu du jour dit la **place centrale de la Parole de Dieu** dans notre vie monastique. Le fait que ce soit indifféremment un frère ou une sœur qui le donne exprime notre **appel commun, hommes et femmes, à vivre de la Parole**.
- Le choix de la *Messe de Ranguel*, puis d'autres messes comprenant des réponses de l'assemblée insérées dans la prière eucharistique, constitue une expression de notre mise en œuvre de la « **participation des fidèles** » voulue par le Concile²⁵.
- Le geste de paix avec le déploiement que notre liturgie demande exprime le partage de la source, jaillie au désert de la ville, propre à notre charisme. L'essence de ce geste n'est pas un salut fraternel ni un geste d'accueil ni un geste de réconciliation : il est la transmission de *la paix du Christ*, de la réconciliation avec le Père qui nous vient de la Pâque de Jésus rendue présente et offerte dans le sacrifice eucharistique. Notre vie consacrée fait de nous des **ministres de cette « paix »**, de cette tendresse du Père, appelés et envoyés pour la porter dans la cité. Le geste de paix est une expression de cette mission inhérente à notre vie monastique.
On se souviendra ici de l'homélie donnée à la Badia Fiorentina par le Cardinal Ennio Antonelli, alors archevêque de Florence, qui comparait notre geste à la

²⁵ On retrouve la même dynamique de réponses dans les *Amen* insérés dans le Canon romain et dans les prières eucharistiques pour les enfants.

descente des anges de Dieu dans l'assemblée des bienheureux décrite dans le « Paradis » de Dante Alighieri !

- La couronne de communion telle que nous la vivons, et le fait que les consacrés communient en même temps que les ministres ordonnés expriment que nous formons une **communauté monastique eucharistique**. Nous reconnaissons et confessons publiquement que c'est l'Eucharistie qui nous constitue en communauté. La couronne de communion est signe et témoignage de notre communion. Elle exprime, avec bien des aspects de notre liturgie, la vision ecclésiale et monastique que portait Pierre-Marie et que nous portons tous de différentes manières. Il est clair qu'il ne s'agit pas d'une vision centrée sur le ministère ordonné, mais d'une **vision centrée sur le Christ Jésus en son mystère eucharistique**.

L'Église nous demande d'être fidèles à ces coutumes liturgiques, de vivre cette cohérence entre charisme et liturgie.

(Note : à moins que localement l'évêque nous demande explicitement de renoncer à une expression de notre charisme. Mais cela n'est jamais arrivé. Notons que la demande explicite concernant le cercle de communion du Cardinal Meisner, alors archevêque de Cologne, ne portait pas sur l'existence du cercle de communion et sur le fait que les consacrés communient en même temps que les prêtres, mais sur le fait que les calices circulent de main en main parmi les frères et sœurs. À Cologne, un frère ou une sœur donne la communion au sang du Christ aux autres frères et sœurs.)

5- Des notes dominantes

Nous pouvons maintenant nommer les notes dominantes de notre liturgie de Jérusalem. Elle est tout à la fois :

- kérygmaticque : elle confesse la foi de l'Église
- mystagogique : elle introduit à l'intelligence des choses célébrées, elle est une école de prière et de sainteté
- eschatologique : elle nous fait goûter les réalités du Royaume
- monastique : elle est le lieu par excellence où se vit le « Dieu seul » de la vie monastique, elle est école de prière continuelle et d'unification
- spirituelle : elle est l'œuvre de l'Esprit Saint et demande à être vécue dans l'Esprit
- pastorale : elle prend soin du peuple de Dieu, et se propose de le conduire vers ce qui nourrit l'âme en profondeur.
- évangélisatrice : elle donne le goût de la Parole de Dieu, le goût de se mettre à son écoute, d'ouvrir nos âmes à la Bonne Nouvelle.
- empreinte de beauté : elle fait abondamment appel à l'art sacré: icône, architecture, musique, lumière, gestuelle...

6- Quelques approfondissements

Nous nous proposons ici d'approfondir quelques-unes de ces notes dominantes en vue d'une meilleure intelligence de notre liturgie.

6.1 Des liturgies surgies du silence

Le premier aspect est la place du silence. Nos liturgies sont comme surgies du silence. Elles sont préparées par une vie marquée par le silence, et plus directement par des temps d'oraison silencieuse. Cela permet aux célébrations de jaillir de leur vraie source.

Le silence prépare la Rencontre. Il apaise les cœurs. Il ouvre à une présence. « *Votre Assekrem est dans votre cœur* » dit un jour le Père Raniero Cantalamessa o.f.m. cap. aux frères et sœurs de Florence !

Pierre-Marie employait volontiers le terme de « climat spirituel » comme en témoigne le dos du livret *Le mystère de la prière* qui contenait le texte d'une conférence donnée en 1976 (?) dans le cadre des *Mardis de Saint-Gervais*. On y évoque : « *le climat spirituel d'une liturgie de prière et d'écoute* ». C'est éloquent ! L'objectif était donc – et demeure – de susciter un climat spirituel, un espace de prière et d'écoute qui permette à la liturgie de donner tout son fruit dans les âmes. Que seraient nos liturgies sans ce silence qui les prépare, les accompagne et les conclut ?

6.2 Rendre la Parole à Dieu

Une autre dimension est la nécessité de « *rendre la Parole à Dieu* » pour reprendre une expression chère à Pierre-Marie. Toute notre liturgie veut être un grand déploiement offert à la Parole de Dieu pour qu'elle puisse agir avec puissance en tous ceux qui célèbrent. En ceci, Pierre-Marie s'inscrit certes dans la vision du Concile, mais aussi dans le sillon du Cardinal Jean-Marie Lustiger qui souhaitait donner abondamment la Parole au Peuple de Dieu.

Il ne s'agit pas de proclamer les lectures pour avoir seulement accompli une rubrique. Il s'agit de permettre une écoute féconde de la Parole. Le temps de silence ou de musique instrumentale qui suit la proclamation de la Parole est au service de l'intériorisation de la Parole.

Cet accent mis sur la Parole se traduit par le choix de porter la Bible en procession lors de la Procession eucharistique de chaque jeudi soir, et plus encore par les processions précédant la proclamation de l'Évangile lors des messes solennelles et des vigiles.

Le choix de la *Liturgie Chorale du Peuple de Dieu* s'enracine également dans le fait que les paroles des chants sont le plus souvent tirées de l'Écriture ou des Pères de l'Église.

Notre liturgie n'est pas « bavarde ». Elle se veut chaste en face de la Parole de Dieu. Elle veut laisser Dieu parler aux cœurs et ainsi transformer les vies, transformer le monde pour que tout soit reconduit au Père dans le Christ.

« L'expérience liturgique faite à Saint Gervais m'a amené à la Parole, témoigne une sœur. Les homélies de Pierre-Marie m'ont permis d'entrer dans la Parole. Sa lecture symbolique, typologique, figurative m'a aidé à me décentrer d'une lecture conceptuelle. »

6.3 Tonalité résurrectionnelle

Soulignons ensuite que, dans son caractère « kérygmatic » , notre liturgie est particulièrement une confession de la Résurrection. Si d'autres communautés, sensibilités ou charismes mettent l'accent sur la Passion du Seigneur ou sur son retour en gloire, à « Jérusalem » nous mettons l'accent sur la résurrection.

Le choix de demeurer debout lors de la prière psalmique, ou bien lors de la consécration s'inscrit, comme dans l'Orient chrétien, dans cette confession de foi au Christ ressuscité en qui nous sommes déjà ressuscités, nous les « *vivants revenus de la mort* » (Rm 6,13).

Le rite vespéral du Lucernaire dit, certes, notre attachement à l'un des rites liturgiques les plus anciens de l'Église, mais dit surtout la place de la lumière, la tonalité « résurrectionnelle » de notre charisme.

L'office de la Résurrection chanté chaque dimanche matin – en dehors du Carême – dit aussi la tonalité « résurrectionnelle » de notre charisme.

Nous avons également des illustrations de cette tonalité résurrectionnelle dans le choix du visage du Christ Pantocrator dans le chœur de Saint-Gervais, de l'icône du Christ du huitième jour dans l'abside de Saint Jean à Strasbourg, ou encore dans la grande croix icône conçue et écrite pour le chœur de la Badia Fiorentina : ce n'est pas un Christ torturé par la douleur – dans le style de Cimabue – mais un Christ glorieux aux yeux grands ouverts qui a été retenu parce que s'exprimait ainsi l'accent mis sur la proclamation de la résurrection.

6.4 Expression du mystère de la Transfiguration

Plus précisément, notre liturgie porte l'empreinte du mystère de la Transfiguration, mystère où, dans la personne du Christ, la gloire éternelle est déjà manifestée à même la chair. L'accent est mis sur le « déjà là ». C'est là l'écho de ce que le *Livre de Vie* nous dit : « *Ainsi es-tu conduit à considérer ta vocation comme également eschatologique. Tout le labeur monastique vise à anticiper le règne de Dieu et à goûter dès ici-bas quelque chose de la vie promise au-delà. (...) Les yeux fixés sur cette heureuse fin, que ta vie monastique cherche dès ici-bas à inaugurer l'éternité* » (LV n. 64).

Moniales, moines et laïcs se livrent au mystère pascal, à l'action vivifiante de l'Esprit Saint jusque dans leur corps, jusque dans la « chorégraphie » liturgique, pour que la Résurrection les saisisse et par eux emplisse la ville, le monde.

On sait la joie de Pierre-Marie quand il a vu que l'icône évangélique donnée par le Saint Pape Jean-Paul II pour illustrer la vie consacrée était celle de la Transfiguration²⁶ ! Il retrouvait là ce qu'il portait : un appel à une vie consacrée qui anticipe l'éternité.

6.5 Centralité de l'Eucharistie

Un aspect qui traverse plusieurs des notes dominantes de notre liturgie est ensuite la centralité de l'Eucharistie.

²⁶ Cf *Vita Consecrata*, n. 14 ss.

L'Eucharistie avait une place centrale dans la vie de Pierre-Marie. Il suffit de penser aux célébrations eucharistiques dans la solitude à l'Assekrem, ou à ses longues heures d'adoration dans son ermitage.

Un des tout premiers choix liturgiques faits par Pierre-Marie et ses premiers compagnons fut celui de la Messe de Ranguel. Pierre-Marie y avait « reconnu » un déploiement de la Prière Eucharistique qui correspondait à ce qu'il portait.

Dans *La liturgie et nos liturgies*, nous l'avons cité, Pierre-Marie affirme : « *Il est clair que c'est l'Eucharistie, que l'Orient appelle excellemment la Divine Liturgie, qui est au cœur de toute la vie liturgique. (...) Pour mieux marquer encore cette valeur et cette importance de l'Eucharistie, notre messe, (...) est donc toujours célébrée avec une certaine solennité (...) pour la seule gloire de Dieu et pour attirer l'attention de tous sur la dignité, la beauté et la grandeur de l'Eucharistie.* »

Il est clair que l'Eucharistie nous transforme, nous façonne en Corps du Christ. Elle est source. Elle est aussi inscrite comme le sommet de chaque jour de la semaine, le sommet de chaque semaine.

Un frère témoigne : « Je suis revenu à l'Église catholique à travers la liturgie de Saint-Gervais, touché d'abord par la prière psalmique, puis par la messe. J'ai reconnu l'Eucharistie comme Source et Sommet. »

6.6 Un espace sacré

Nos liturgies – surtout les offices de laudes, du milieu du jour, de vêpres et de vigiles – sont aussi caractérisées par un espace vers lequel tous sont tournés et qui reste comme vierge, sinon vide. Un espace sacré qui dit une présence. Un espace que nous respectons avec une chasteté liturgique et qui dit que nous ne sommes pas seuls, que nous honorons un Autre. « Quelque chose » rassemble... qui n'est pas visible ! Et on se rend compte qu'il y a Quelqu'un.

« Je me suis convertie, témoigne une sœur, en voyant un office : le chœur éclairé, des silhouettes blanches tournées vers quelque chose. Les gens regardaient vers un espace où il n'y avait rien à regarder. »

Nous portons dans notre patrimoine liturgique comme un écho mystérieux du tombeau vide qui est le signe d'une autre Présence, d'une venue nouvelle de Dieu au milieu de Son peuple. « *Il vit et il crut.* » Il vit qu'il n'y avait rien à voir ... et il crut !

On pense aussi à l'icône de la Pentecôte de Novgorod qui laisse une place vide, un trône vide, une absence qui implique une attente, un désir. Ou encore à l'Hétimasie, la représentation d'un trône vide que l'on trouve dans les mosaïques de plusieurs églises des premiers siècles.

Cet espace indique la tension eschatologique propre à notre charisme. Et notre « attente » conduit d'autres à attendre eux aussi !

Notons que les entrées dans cet espace au-delà du chœur monastique ne sont que des entrées significatives, discrètes, au service de la Rencontre. C'est ainsi que nombre de

nos Fraternités ont fait le choix que l'oraison qui conclut les offices soit dite depuis un micro du chœur. Cette discrétion rend alors plus significative l'entrée et la présence du prêtre au siège de présidence lors des célébrations eucharistiques.

6.7 Par le chemin de la beauté

Notons enfin la place de la beauté que nous avons nommée parmi les dominantes de notre liturgie. De fait, le chemin de la beauté a été privilégié par Pierre-Marie qui portait la conviction que dans notre culture bruyante les mots souvent ne sont plus entendus... mais que la beauté rejoint et rejoindra toujours les cœurs et éveillera les âmes. D'où l'importance de la beauté de l'architecture, de l'aménagement liturgique, des icônes, de la musique, du chant polyphonique...

Le vrai, on le cherche désormais dans la science. Le bien, on n'y croit guère. Le seul transcendantal qui rejoigne nos contemporains n'est-il pas le beau ?

Deux chemins de beauté étaient particulièrement chers à Pierre-Marie. La beauté du verbe d'abord. Ce qui se traduisait dans le soin de la préparation de ses homélies qui s'apparentaient par leur élégance à des œuvres poétiques. La beauté de la lumière aussi. Il suffit de penser à l'immense entreprise qu'a été le chantier de création des vitraux de Saint-Gervais.

Le Verbe et la Lumière... comment ne pas voir ici le reflet de la primauté donnée au Christ Jésus ! Il est à cet égard frappant que la première note que donne Pierre-Marie pour qualifier notre liturgie est la dimension christocentrique : « *Nos liturgies ont volontairement (un) caractère fortement christologique* »²⁷.

7- Liturgie et vie consacrée

Un autre regard sur notre liturgie est lié à la communauté monastique qui la célèbre. Notre liturgie a ceci de particulier qu'elle est célébrée par une communauté de vie. Le témoignage liturgique est indissociable du témoignage de la vie commune. Et cela est particulièrement marquant dans un monde où le vivre ensemble est de plus en plus précaire.

Toute communauté religieuse qui a un office choral public offre cela. Notre spécificité est de l'offrir en pleine ville. Nos Fraternités constituent des écoles de prière et de vie parce qu'il y a une communauté stable dans un monde où la stabilité se fait si rare.

Ce qui attire ce n'est pas la liturgie elle seule, mais la liturgie et la communauté.

Allons plus loin : notre liturgie est celle d'une communauté de vie consacrée. Aussi est-elle marquée par le charisme de la vie consacrée dans l'Église, par sa fonction prophétique dans l'Église et dans le monde.

Dès lors, que notre liturgie puisse être signe de contradiction ne doit pas nous étonner. Elle est le reflet priant d'une vie qui renonce à l'esprit du monde pour suivre le Christ dans son mystère pascal « *dans l'absolu d'un geste prophétique* »²⁸. Notre manière de

²⁷ Cf. *La liturgie et nos liturgies*, p.16.

²⁸ *Livre de Vie de Jérusalem* n. 52.

célébrer ne peut pas ne pas déranger ! Elle a même fonction d'interpellation. C'est aussi cela que nous demande l'Église ! « *Vous êtes l'Église de la question !* » nous disait Mgr Albert Rouet, alors évêque auxiliaire de Paris, dans son homélie du 26 septembre 1993 à Saint Gervais.

8- Participation active des fidèles

Il reste à souligner le thème de la participation active des fidèles est central dans la Constitution conciliaire sur la liturgie. Pierre-Marie, pour sa part, n'employait guère ce terme, et pourtant c'est bien cela qu'il visait ! Il voulait faire de la liturgie le lieu par excellence de la Rencontre, de l'Expérience de Dieu. Tout y est conçu pour que moines, moniales et fidèles entrent dans le Mystère, pour qu'ils « participent » au mystère pascal de Jésus.

Participer à la liturgie c'est devenir contemporains du Christ en son mystère pascal. Nous devons bien nous garder de nous attacher tellement aux formes propres à notre liturgie que nous perdions de vue l'essentiel qui est de venir en mendiants de l'œuvre du salut, en intercesseurs pour le monde en attente de ce salut et plus encore en chantres du don gratuit qui nous a été fait dans l'œuvre de création et de rédemption. En prenant part à la liturgie, nous sommes partie prenante de l'œuvre de salut sans cesse continuée. Chaque liturgie est une « *réplique de la Révélation* »²⁹. Par exemple, la prédication pour Pierre-Marie n'avait pas d'abord une visée catéchétique ou kérygmaticque, et encore moins morale, même si ces dimensions étaient bien présentes : sa première visée était de se mettre au service de la Rencontre – ce jour-là, cette heure-là, dans cette Église – du Dieu vivant et vrai à qui la Parole était rendue. Seul Dieu peut conduire en Dieu ! Seule Sa Parole peut nous faire entrer dans son Mystère. Nous sommes bien là dans la participation active des fidèles. Et c'est pourquoi les homélies de Pierre-Marie étaient émaillées de citations bibliques.

9- Devenir liturges

« Aime la liturgie que ta communauté a choisie. Sois-y présent avec fidélité et ponctualité. Montre-toi aussi docile qu'actif, sachant qu'ainsi tu fais service d'Église et accomplis ce qui plaît à Dieu. Je les réjouirai dans ma maison de prière ; leurs prières et leurs offrandes seront acceptées sur mon autel car ma Maison s'appellera : Maison de prière pour les peuples' » (LV n. 22).

Notre *Livre de Vie* nous invite à « *aimer la liturgie* » de nos Fraternités. Cet amour n'est pas seulement sensible ou affectif. Il vient de plus loin. Cette prédilection vient du charisme, de la source que nous, frères et sœur de Jérusalem, portons en nous.

Cette liturgie, pour nous qui portons cette source en nous, est comme un trésor, que nous avons le désir de partager. Elle exprime une beauté qui est inscrite au plus profond de nous.

Un frère témoigne : « J'aime la liturgie de Solesmes. Mais je ne pourrai en faire mon quotidien. » Cette liturgie, de fait, aussi riche et belle qu'elle puisse être, n'est de fait pas

²⁹ L'expression est du Père Jean-Louis Souletie.

inscrite dans la source que le Seigneur a fait jaillir en nous. Elle est un autre langage liturgique qui s'inscrit et qui exprime un autre charisme monastique.

9.1 Nous sommes au service d'un don fait à l'Église

Un autre aspect : notre charisme liturgique est né par l'Église, dans l'Église et pour l'Église. Elle s'inscrit dans le vœu du Cardinal Jean-Marie Lustiger qui figure en exergue de nos Constitutions : « *porter un fruit de grâce pour l'Église entière* ».

Ce que l'Église nous demande, c'est d'être nous-mêmes, c'est d'apporter à l'Église la richesse propre de notre charisme, de notre liturgie. Dans la mosaïque admirable des expressions liturgiques de l'Église d'Orient et d'Occident, nous sommes un tasseau. Un tasseau précieux. Notre responsabilité, c'est de vivre pleinement notre liturgie et de l'offrir avec humilité et joie au Peuple de Dieu.

Si au contraire, nous nous mettions à aplatir notre liturgie par rubricisme, nous priverions l'Église de ce qu'elle attend de nous !

Les évêques nous demandent d'être fidèles au charisme que le Seigneur a déposé en nous pour le bien du corps entier. Et nous choisissons, suivant là le sillon de Pierre-Marie et de Marie, de demeurer dans une écoute confiante de l'épiscopat, y compris et particulièrement dans le domaine de la liturgie.

Rappelons-nous aussi que les choix liturgiques qui nous sont propres – comme par exemple le cercle de communion – dans la mesure où ils ont été pratiqués publiquement pendant plus de 30 ans sans qu'il y ait eu une intervention spécifique de l'autorité ecclésiale compétente qui les interdise, constituent ce que le droit canonique appelle des « coutumes ». Les coutumes ont force de droit.

9.2 Riches de nos différences

Notons aussi que nos Fraternités rassemblent des hommes et des femmes qui portent – et c'est heureux – des sensibilités différentes. Et il y a plus : le don charismatique que nous portons s'exprime de manières différentes dans un homme et dans une femme. La même source jaillit de manières différentes. Cela implique la nécessité de nous écouter mutuellement, de nous accueillir mutuellement dans cette diversité.

La femme consacrée apporte le génie féminin et l'expression féminine de notre charisme monastique et liturgique. L'homme consacré apporte le génie masculin et l'expression masculine de notre charisme monastique et liturgique. À cela s'ajoute l'appel et le charisme particuliers des frères qui sont ministres ordonnés.

Nous ne visons pas à l'égalité. Mais nous visons à éviter toute forme de domination, et surtout à valoriser le propre de l'autre. La femme dans son mystère d'accueil, d'ouverture, et d'amour sponsal pour le Christ Jésus, qui en fait la première témoin de la résurrection. L'homme dans son mystère d'élan et d'identification au Christ, notamment au Christ Bon Pasteur.

Nous avons là à vivre un constant travail de conciliation, voire de réconciliation, qui est porteur d'une grande fécondité. C'est – entre autres – ce qui se joue dans les Comités liturgiques locaux. Le témoignage liturgique que nous donnons n'est pas seulement de

célébrer frères et sœurs ensemble, c'est de recevoir ensemble du Seigneur et les uns par les autres une expression liturgique qui unit et conjugue ce qui vient de l'homme et ce qui vient de la femme.

Ce « recevoir ensemble » s'applique en particulier à la recherche de la juste place des ministres ordonnés et, notamment – quand cela est le cas – du frère prieur et prêtre, voire prieur et chapelain ou recteur. Cette recherche consistera à découvrir ensemble quel exercice des fonctions d'enseignement, de gouvernement, de sanctification leur est demandé par le Seigneur dans notre contexte qui n'est pas paroissial, et où la mission est portée conjointement par les sœurs et les frères. Le service des ministres ordonnés est, comme en toute communauté chrétienne, fondamental, en ceci qu'il est comme le sacrement du Christ présent et livré à son peuple. Il rappelle – existentiellement – à la communauté qu'elle se reçoit d'un Autre : du Seigneur Lui-même qui la fait exister, la conduit, la nourrit, la sanctifie. Et cela se vit nécessairement avec l'humilité et la joie du Christ Seigneur et Serviteur.

Il est bon de relire ici ce que notre *Livre de Vie* nous dit de notre cheminement de frères et de sœurs : « *Il te faudra toujours faire preuve d'ouverture et de compréhension pour accepter ce cheminement parallèle, à la fois proche et indépendant. Ce n'est jamais d'emblée que l'on arrive à coïncider, que l'on accepte de se laisser contester. Mais si tu sais accepter, vivre et aimer ce que Dieu t'a ainsi donné, tu trouveras dans cette complémentarité motif à te réjouir, te convertir, évangéliser au dehors et te sanctifier au dedans. Tu porteras par là au monde, humblement, joyeusement, un double témoignage de pureté et d'amitié* » (LV n. 176).

La vie liturgique de chaque Fraternité nécessite un apprentissage du dialogue, de la concertation, de l'écoute. Le comité liturgique local, s'il permet une vraie circulation de la parole, sera très précieux.

Les prieurs sont ensemble garants de la liturgie. Ils veillent non seulement à ce que la liturgie s'inscrive dans une fidélité créatrice à la liturgie de l'Église catholique et à notre tradition jérusalémite, mais aussi – et surtout – à ce qu'elle soit priée, vécue avec ferveur, joie et dynamisme. Mais ils ne peuvent exercer ce service qu'aidés par leurs frères et sœurs, dans un climat d'écoute et en évitant tout abus d'autorité.

Une écoute des laïcs qui participent régulièrement à nos liturgies sera aussi un atout précieux pour préparer et vivre au mieux nos célébrations. Leur charisme, leur grâce propre enrichira notre quête d'une liturgie de communion qui rende gloire à Dieu.

9.3 Cheminer vers une juste intelligence de notre liturgie

Compte tenu de la place centrale de la liturgie dans l'expression de notre charisme, il sera toujours nécessaire d'offrir aux frères et sœurs, mais aussi aux familiers et aux laïcs, un enseignement qui permette une juste intelligence de notre liturgie.

Un moyen essentiel sera la liturgie comparée. Il est important de savoir et de bien comprendre le pourquoi de l'existence de nombreuses traditions liturgiques au sein même de l'Église latine. Il suffit de penser au rite cartusien, au rite dominicain avec, par exemple, le baiser donné au calice par le président de la célébration eucharistique avant l'invitation au geste de la paix, aux particularités de la tradition cistercienne pour la

présentation des dons (goutte d'eau déposée auparavant), à la station debout dans de nombreuses abbayes bénédictines durant la consécration, à la prosternation des sœurs de Bethléem, au cercle de communion des moines et moniales bénédictins olivétains du Bec-Hellouin, à l'inclination qui suivait la grande doxologie à Saint-Benoît sur Loire, etc... Cette intelligence sera aussi aidée par une juste hiérarchisation des éléments qui composent la liturgie, à l'école du Père Martimort.

Rappelons-nous que Pierre-Marie avait reçu une formation liturgique de grande qualité, notamment à l'Institut catholique de Toulouse. Nous ne pouvons pas faire l'économie de cette formation qui permet de goûter plus en profondeur le mystère liturgique et d'éviter des écueils liés souvent à la sensibilité et à un manque de connaissances historiques et théologiques.

Le meilleur enseignant du mystère liturgique reste néanmoins l'Esprit Saint qui est le véritable maître d'œuvre de la liturgie. C'est en Lui que nous prions la liturgie, que nous la vivons comme Rencontre, qu'elle porte tout son fruit de grâce pour les priants et pour le monde entier. C'est lui qui fait de chacune de nos liturgies citadines une messe sur la ville qui rayonne au-delà de ce que nous pouvons mesurer ou comprendre.

9.4 Accompagner

Il arrive que des frères et sœurs qui ont vécu plusieurs années dans nos Fraternités en viennent à vivre un malaise vis-à-vis de notre liturgie. Il nous faut savoir les écouter, les accompagner, pour qu'ils puissent reprendre contact avec la cohérence de notre liturgie en laquelle ils avaient jadis reconnu un écho de ce qu'ils portaient en eux. Il nous faut les soutenir en leur permettant de renouer avec l'héritage de Pierre-Marie, de Marie, et de nos premiers frères et sœurs. Tout cela pour que la source soit à nouveau libérée en eux.

Nous aurons aussi à expliquer le sens de notre liturgie, à re-proposer l'intelligence de notre liturgie. À prier pour que ce frère ou cette sœur s'ouvre à nouveau au don merveilleux que Dieu nous a fait de ce langage liturgique qui nous permet de Lui dire ensemble notre gratitude, notre louange, notre supplication.

Il nous faut être attentifs à toujours reconnaître la liturgie comme don de Dieu, comme œuvre de Dieu; à l'aborder de l'intérieur, dans sa cohérence, en partant de la source que nous portons, et non pas de l'extérieur comme un objet ou une technique dont on discute les modalités, ce qui mène nécessairement à des conflits stériles.

9.5 Attention aux frères prêtres

Il sera important que les frères appelés au sacerdoce bénéficient d'une préparation explicite de la communauté à l'ordination ; qu'ils soient ainsi bien équipés s'ils perçoivent une tension entre la formation essentiellement destinée au ministère paroissial qu'ils reçoivent ou ont reçu au Séminaire, et l'exercice du ministère au sein de nos Fraternités monastiques. Il nous faut aussi les aider à découvrir la part sacerdotale de la source monastique qu'ils portent en eux. Notamment en les invitant à regarder la source sacerdotale que portait Pierre-Marie³⁰.

³⁰ Les prêtres de nos Fraternités pourraient cheminer en travaillant sur trois questions : Le Christ prêtre, qui est-il pour moi ? Qu'est-ce que je vois de l'expérience de Pierre-Marie prêtre ? Qu'est-ce pour moi qu'être prêtre en Jérusalem ?

9.6 Action de grâce et vigilance

Comment ne pas bénir le Seigneur pour le don qu'il nous a fait de notre liturgie ! À nous d'y être présents, pleinement présents, de la vivre avec un amour profond pour le Seigneur et pour le monde qu'Il nous confie. À nous de faire de toute notre vie une sainte liturgie !

Nous devons sans cesse être vigilants à nous garder de la vanité qui nous guette tant ce don liturgique que le Seigneur nous a fait est grand. La simplicité, la pureté de cœur sont essentiels à la vie liturgique. Gardons-nous de surcharger ou compliquer notre expression liturgique et veillons surtout à la vivre avec un cœur de pauvre. L'acte liturgique est un acte d'amour qui ne cherche pas une perfection voulue pour elle-même. La miséricorde vis-à-vis des erreurs et des fragilités de soi-même et des autres est vitale pour que la liturgie reste vraie. Seul l'amour compte. C'est aussi dans le domaine liturgique que nous devons nous glorifier de nos faiblesses pour que la puissance du Christ repose sur nous (cf. 2 Co 12, 9).

Conclusion

Reprenons en conclusion ce que Pierre-Marie a écrit au terme du document *La liturgie et nos liturgies* :

« Veuille le Seigneur nous aider à continuer sur cette route. En y cheminant ensemble, et malgré toutes les imperfections attenantes à pareil domaine, nous y serons spirituellement nourris. Nos cœurs y goûteront la paix. Nos âmes y trouveront 'une joie que nul ne peut ravir'. La liturgie nous aidant ainsi à traduire très concrètement en nos vies, outre notre amour fraternel et notre vocation de priants, les exigences de nos engagements monastiques, elle nous sanctifiera.

Nous ferons aussi œuvre d'Église et d'évangélisation. Et nous serons par là au service de Dieu et du Peuple de Dieu.

'Vous les vivants, bénissez Dieu !'»

Table

Historique de la liturgie de Saint-Gervais (1) Les préparations	p. 3
Historique de la liturgie de Saint-Gervais (2) Toussaint 1975 – Noël 1996	p. 13
Pour entrer dans l'intelligence de la liturgie de « Jérusalem »	p. 23
« Rite », « rite propre », « tradition », « coutume » : une question de terminologie	p. 30
Regards sur la liturgie de « Jérusalem » <i>Instrumentum laboris</i>	p. 32

